**Geneviève, ou, La confidence inachevée**

André Gide

Peu de temps après la publication de L’École des Femmes, puis de Robert, j’ai reçu, en manuscrit, le début d’un récit en quelque sorte complémentaire, c’est-à-dire pouvant être considéré, s’ajoutant aux deux autres, comme le troisième volet d’un triptyque.

Après avoir longtemps attendu la suite, je me décide à donner ce début tel quel, avec, en manière d’introduction, la lettre qui l’accompagnait.

ANDRÉ GIDE.

Août 1931.

Monsieur,

Puis-je espérer que vous consentirez à couvrir de votre nom, comme déjà vous avez fait pour le journal de ma mère, puis pour la défense de mon père, le livre que je vous envoie ?

Je crains que ce livre ne soit pas du tout de nature à vous plaire. N’étant guère friande de littérature, je ne vous ai pas beaucoup lu, je l’avoue ; assez toutefois pour me convaincre que les questions qui m’intéressent vous laissent indifférent ; du moins je n’en trouve pas trace dans vos livres. Les sujets que vous y abordez échappent autant qu’il se peut à ce que vous semblez considérer comme des « contingences » indignes de votre attention, tandis que vous ne trouverez ici, exposés sans art, que des problèmes d’ordre pratique. Votre esprit plane dans l’absolu ; je me débats dans le relatif. La question n’est point pour moi, comme pour les héros que vous peignez et pour vous-même, d’une façon vague et générale, que peut l’homme ? mais bien, d’une manière toute matérielle et précise : Qu’est-ce que, de nos jours, une femme est en mesure et en droit d’espérer ?

N’est-il pas naturel que ce « problème » paraisse, pour la femme encore jeune que je suis, de première importance ? Si important soit-il, ce n’est que de nos jours qu’il commence vraiment à se dresser. Oui, ce n’est que depuis la guerre, où tant de femmes ont fait preuve d’une valeur et d’une énergie dont les hommes ne les eussent point crues capables, que l’on commence à leur reconnaître, et qu’elles-mêmes commencent à revendiquer, leurs droits à des vertus qui ne soient pas simplement privatives, de dévouement, de soumission et de fidélité ; de dévouement à l’homme, de soumission à l’homme, de fidélité à l’homme ; car il semblait jusqu’à présent que toutes les vertus affirmatives dussent demeurer l’apanage de l’homme et que l’homme se les fût toutes réservées. Je crois que nul ne peut contester aujourd’hui que la situation de la femme a changé considérablement depuis la guerre. Et peut-être ne fallait-il pas moins que cette catastrophe effroyable pour permettre aux femmes de rendre manifestes des qualités qui semblaient jusqu’à ce jour exceptionnelles ; pour permettre à la valeur des femmes d’être prise en considération.

Le livre de ma mère s’adresse à une génération passée. Du temps de la jeunesse de ma mère, une femme pouvait souhaiter sa liberté ; à présent il ne s’agit plus de la souhaiter, mais de la prendre. Comment et à quelles fins ? c’est ce qui importe et que je vais tâcher de dire, du moins pour ce qui est de moi.

Je ne me pose pas en exemple ; mais il me semble que le simple récit que je veux faire de ma vie peut avertir ; je le donne comme une suite au journal de ma mère, comme une Nouvelle École des Femmes. Et pour bien indiquer que ce n’est là qu’un exemple entre maints autres, qu’un exemple particulier, je l’intitulerai Geneviève, nom d’emprunt sous lequel je figure déjà dans le journal de ma mère.

## 

## PREMIÈRE PARTIE

En 1913, comme je venais d’avoir quinze ans, ma mère me fit entrer au lycée, malgré la vive désapprobation de mon père ; mais, de volonté faible en dépit de ses airs assurés, mon père cédait toujours, quitte à se payer de sa défaite en une menue monnaie de critiques continuelles. Cette éducation de lycée fut responsable, selon lui, de ce qu’il appela mes « écarts de pensée », puis, plus tard, de mes « écarts de conduite ».

Je tiens de ma mère un certain goût pour le travail, et une assiduité naturelle qu’elle encourageait en feignant de s’instruire à travers moi. Lorsque je rentrais du lycée, elle m’aidait à mes devoirs, apprenait avec moi mes leçons, et je lui rapportais tout ce que j’avais appris en classe, comme d’autres raconteraient ce qu’ils ont vu ou entendu dans une sortie en ville. C’est ce qui lui donna, je crois, l’illusion que je pusse avoir eu sur elle plus d’influence qu’elle n’en avait eu sur moi. Cette illusion — si c’en est une — elle cherchait à me la donner à moi-même, et rien ne servit plus à me mûrir, à entretenir mon zèle et une certaine confiance en soi, qui lui manquait.

Je dois également à ma mère un ardent désir, un besoin de me rendre utile, et si déjà ce désir existait naturellement en moi, sommeillant, elle sut l’éveiller, l’aviver sans cesse. Il était alimenté chez ma mère par un extraordinaire amour pour les pauvres, les souffrants et tous ceux que mon père appelait (que ma mère se refusait d’appeler) « nos inférieurs ». J’ai d’autant plus à cœur de le dire que ni le journal de ma mère, ni le plaidoyer de mon père, n’en laisse rien connaître. Ma mère se dépensait et se dévouait non seulement sans ostentation, mais même en se cachant, comme de tout ce qui eût pu lui attirer quelques louanges. Cette pudeur extrême et cette modestie (que je n’ai pas héritées d’elle, il faut bien que je l’avoue) étaient telles que l’on pouvait vivre près d’elle longtemps sans se douter de ses vertus. Mon père avait, tout au contraire, un aussi constant souci de se faire valoir que ma mère de s’effacer. Il semblait qu’il attachât plus de prix à l’apparence de la vertu qu’à la vertu même. Je ne pense pas qu’il fût précisément un hypocrite et qu’il ne cherchât pas à devenir tel qu’il se montrait ; mais chez lui le geste ou la parole précédait toujours l’émotion ou la pensée, de sorte qu’il restait toujours en retard et comme endetté envers lui-même. Ma mère souffrait beaucoup de cela ; et je l’aimais trop pour ne pas détester mon père.

En classe, ma voisine de droite était, de toutes mes camarades, celle qui attirait et retenait le plus mon regard. De peau brune, ses cheveux noirs bouclés, presque crépus, cachaient ses tempes et une partie de son front. On n’eût pu dire qu’elle était précisément belle, mais son charme étrange était pour moi beaucoup plus séduisant que la beauté. Elle s’appelait Sara et insistait pour qu’on ne mît pas d’h à son nom. Lorsque, un peu plus tard, je lus Les Orientales, c’est elle que j’imaginais, « belle d’indolence », se balancer dans le hamac. Elle était bizarrement vêtue, et l’échancrure de son corsage laissait voir une gorge formée. Ses mains rarement propres, aux ongles rongés, étaient extraordinairement fluettes.

— Qu’est-ce que vous avez à me reluquer comme ça ? — me dit-elle brusquement le premier jour.

Je détournai les yeux en rougissant beaucoup et n’osai lui dire que je la trouvais ravissante. Les autres élèves ne semblaient pas de mon avis et, dans les conversations que je surpris, on s’accordait à critiquer son teint de « bohémienne ». Son air grave et le presque constant froncement de ses sourcils, qui plissait légèrement son beau front, semblaient indiquer une tension de volonté singulière, une attention… j’aurais voulu savoir à quoi, car ce n’était certes pas au cours. Lorsqu’il arrivait qu’on l’interrogeât, on se rendait aussitôt compte qu’elle n’avait rien écouté ; et si, dans ses moments de tension, elle paraissait plus âgée qu’aucune de nous, encore qu’elle me dît être exactement de mon âge, de brusques élans de joie, des sortes de transes de gaieté, la replongeaient aussitôt après dans l’enfance.

Dès les premiers jours, je m’épris pour elle d’un sentiment confus que je n’avais jamais encore éprouvé pour personne et qui me paraissait si neuf, si étrange, que je doutais si c’était bien moi, Geneviève, qui l’éprouvais, et si ne m’envahissait pas une personnalité étrangère qui me dépossédait de ma volonté et de mon corps. Cependant Sara semblait me remarquer à peine, et je ne sais de quelle extravagance je me sentais capable pour attirer son attention. Je cherchais ce qui pouvait lui plaire ; elle semblait malheureusement insensible à tous les succès scolaires et je me dépitais qu’elle parût si peu remarquer les miens. Lorsque je lui parlais, elle me répondait à peine ; ce que je lui disais ne semblait jamais l’intéresser. Elle était certes loin d’être sotte et son prestige, à mes yeux, était tel que je ne pouvais croire qu’elle ne fût pas supérieure dans quelque domaine ; mais je ne pouvais découvrir en quoi. Certain jour de concours de récitation, j’eus une brusque révélation. Après que plusieurs élèves et moi-même nous eûmes plus ou moins péniblement ressassé les stances du Cid, le songe d’Athalie ou le récit de Théramène, sans autre souci que de ne point trébucher et comme si ces vers n’eussent été écrits qu’en vue d’exercer notre mémoire, notre maîtresse de français appela Sara :

— Quitter votre place, venez devant la chaire et montrez-nous comment on doit dire les vers.

Sara, sans gêne aucune, s’avança puis, face aux élèves, commença de réciter la première scène de Britannicus. Sa voix, plus pleine et plus grave que d’ordinaire, prenait une sonorité que je ne lui connaissais pas encore. Ainsi que les autres élèves j’avais appris ces vers par cœur ; notre maîtresse nous les avait commentés, en avait fait valoir les mérites, mais je ne m’étais pas encore avisée de leur beauté. Celle-ci m’apparut soudain à travers la récitation de Sara ; et un frisson quasi religieux coula le long de mon dos, me secoua tout entière tandis que les larmes emplissaient mes yeux. La maîtresse elle-même semblait émue.

— Mademoiselle Keller, — dit-elle enfin, après que la récitation fut finie, — nous vous remercions toutes. Avec les dons que vous avez, vous êtes inexcusable de ne pas travailler davantage.

Sara fit une courte révérence ironique, une sorte de pirouette, et rejoignit sa place auprès de moi.

J’étais toute tremblante d’une admiration, d’un enthousiasme que j’eusse voulu pouvoir lui exprimer, mais il ne me venait à l’esprit que des phrases que je craignais qu’elle ne trouvât ridicules. La classe était près de finir. Vite, je déchirai le bas d’une feuille de mon cahier ; j’écrivis en tremblant sur ce bout de papier : « Je voudrais être votre amie » et glissai vers elle gauchement ce billet.

Je la vis froisser le papier ; le rouler entre ses doigts. J’espérais un regard d’elle, un sourire, mais son visage restait impassible et plus impénétrable que jamais. Je sentis que je ne pourrais supporter son dédain et m’apprêtais à la haïr.

— Déchirez donc ça, — lui dis-je d’une voix contractée. Mais, soudain, elle redéplia le papier, passa sa main dessus pour l’aplanir, et comme ayant pris une résolution… À ce moment, j’entendis mon nom : la maîtresse m’interrogeait. Je dus me lever, je récitai de manière machinale un court poème de Victor Hugo qu’heureusement je savais fort bien. Dès que je fus rassise, Sara glissa dans ma main le billet au verso duquel elle avait écrit : « Venez chez nous dimanche prochain, à trois heures. » Mon cœur se gonfla de joie et, enhardie :

— Mais je ne sais pas où vous habitez !

Alors, elle :

— Passez-moi le papier.

Et tandis que, la classe finie, les élèves rassemblaient leurs affaires et se levaient pour partir, elle écrivit au bas du billet : « Sara Keller, 16, rue Campagne-Première. »

J’ajoutai prudemment :

— Je ne sais pas encore si je pourrai ; il faut que je demande à maman.

Elle ne sourit pas précisément, mais les coins de ses lèvres se relevèrent. Ça pouvait être de la moquerie ; aussi ajoutai-je bien vite :

— Je crains que nous ne soyons déjà invitées. Habitant dans un tout autre quartier et assez loin du lycée, je devais me séparer de Sara dès la sortie ; d’ordinaire je m’en allais seule et très vite. Ma mère, qui voulait me marquer sa confiance, ne venait pas me chercher, mais elle m’avait fait promettre de rentrer toujours directement et de ne m’attarder point à causer avec les autres élèves. Ce jour-là, je courus durant la moitié du trajet, tant j’étais pressée de lui faire part de la proposition de Sara. Je n’étais pas du tout sûre que ma mère acceptât, car, en dehors du lycée, elle ne me laissait que rarement sortir seule. D’ordinaire je n’avais rien de caché pour ma mère ; pourtant je ne sais quelle pudeur m’avait jusqu’alors retenue de lui parler de Sara. Je dus tout dire en une fois : et la récitation de Britannicus et mon enthousiasme que je ne cherchai pas à cacher, et même cette attirance singulière que j’aurais été bien incapable de taire et qui se marquait malgré moi dans mon récit. Comme j’avais enfin demandé : « Est-ce que tu me permettras d’y aller ? » maman ne répondit pas aussitôt. Je savais qu’elle avait toujours peine à me refuser quelque chose :

— Je voudrais d’abord en savoir un peu plus sur ta nouvelle amie et sur ses parents. Lui as-tu demandé ce que faisait son père ?

J’avouai que je n’y avais pas songé, et promis de m’en informer. Deux jours nous séparaient encore du dimanche.

— Demain, je viendrai te chercher à la sortie, — ajouta ma mère ; — tu tâcheras de me présenter cette enfant ; je voudrais la connaître.

Ce samedi, j’observai Sara en me demandant anxieusement l’impression que maman pourrait avoir d’elle. Il me parut que sa mise était plus négligée qu’à l’ordinaire ; en particulier sa coiffure était dans un grand désordre.

— Arrangez un peu vos cheveux, — lui dis-je enfin craintivement.

— Pourquoi ?

— Parce que maman va venir me chercher. Elle voudrait vous connaître.

— Oui ; avant de savoir si elle doit vous laisser venir dimanche, n’est-ce pas ?

Je ne pus protester ; pourtant je n’aurais pas voulu paraître trop sous la tutelle de ma mère.

— Peut-être, — dis-je. — Oh ! je voudrais tant que vous lui plaisiez ! Je me retins d’ajouter : « et qu’elle vous plaise aussi… », mais aussitôt je m’inquiétai de la robe et du chapeau qu’aurait mis ma mère.

— Ça ne m’amuse pas beaucoup, cet examen, — dit Sara.

Pourtant, à la sortie, elle ne s’échappa point, comme je le craignais. Maman était devant la porte. Je pense qu’elle-même était soucieuse de plaire à mon amie ; jamais elle ne m’avait paru plus charmante.

— Geneviève m’a beaucoup parlé de vous, — dit-elle à Sara, avec une affabilité exquise. — J’aurais voulu vous entendre réciter ces vers de Racine. Ils sont si beaux… Mais je pense que vous ne les auriez pas si bien dits si vous ne les aimiez pas.

Manifestement elle cherchait ce qui pût inviter l’autre à parler. Sara était certainement beaucoup moins troublée que moi.

— Oh ! oui, — dit-elle aussitôt ; — mais j’aurais préféré réciter du Baudelaire.

Je n’avais encore rien lu de Baudelaire et craignais que maman ne le connût pas davantage ; allait-elle le laisser paraître ?

— Quoi, par exemple ?

— Oh ! de préférence La Mort des Amants.

Je sentis que je rougissais. Sûrement ce titre allait scandaliser ma mère. Je la regardai. Elle souriait :

— Mais ce n’est sans doute pas de la poésie pour lycée, — dit-elle. — Vous avez des frères et des sœurs ?

— Un frère plus âgé qui fait son service militaire en Algérie ; puis, comme allant au-devant d’une question de ma mère : — Mon père est peintre.

— Quoi ! — s’écria maman, — vous seriez la fille d’Alfred Keller dont tout le monde admirait les toiles au Salon dernier ? Cela m’explique vos goûts d’artiste.

J’étais ravie d’apprendre que le père de Sara était célèbre ; mais soudain le front de maman se rembrunit, et à ma consternation, elle ajouta :

— Je sais que vous avez invité Geneviève pour dimanche ; malheureusement elle ne sera pas libre.

Et, comme Sara ripostait un peu sèchement :

— Je regrette.

— Ce sera pour une autre fois, — dit ma mère en lui rendant la main.

Et, sitôt que Sara nous eut quittées :

— Mais, tu ne m’avais pas dit… C’est une juive !

Ce mot ne signifiait presque rien pour moi. Je connaissais l’Histoire sainte, je savais ce que les juifs avaient été autrefois mais point du tout ce qu’ils pouvaient être aujourd’hui. Une imperceptible nuance dans le ton de sa voix m’avait heurté douloureusement le cœur.

— Une juive ? — m’écriai-je. — À quoi reconnaît-on cela ?

— Il m’a suffi de la voir. Elle est du reste très jolie. — Et, comme suivant à la fois deux idées : — Du reste il y a beaucoup de juives au lycée.

Alors je hasardai :

— Est-ce parce qu’elle est juive que tu ne me laisses pas aller chez elle ? Pourquoi lui as-tu dit que je n’étais pas libre ? Tu sais bien que ça n’est pas vrai.

— Mon enfant, je ne pouvais pas lui dire brutalement que nous refusions son invitation. Ce n’est pas sa faute si elle est juive et si son père est un artiste. Je ne voulais pas la peiner. D’ailleurs, — ajouta-t-elle en voyant mes yeux pleins de larmes, — les juifs ont beaucoup de qualités et certains d’entre eux sont très remarquables. Mais je préfère ne pas te laisser aller dans un milieu si différent du nôtre, avant d’avoir pris quelques renseignements.

— Oh ! maman, j’aurais tant voulu…

— Mon enfant, pas cette fois. N’insiste pas. Du reste, il est trop tard… — Puis, plus tendrement : — Voyons, Geneviève, tu sais bien que cela me fait de la peine de te peiner.

Oui, je le savais bien ; mais ma mère, en me refusant, me paraissait céder à des raisons de convenances, et qui venaient moins d’elle-même que de notre entourage, de notre situation, de notre rang social ; je sentais cela vaguement ; et d’ordinaire elle m’enseignait à ne pas tenir compte de ces raisons-là. Pourtant il était tout naturel qu’elle ne me laissât pas fréquenter, si jeune et si malléable encore, des inconnus peut-être peu recommandables. Cela aussi je le sentais vaguement ; et, au fond de moi, sans doute j’approuvais sa décision. Mais il me semblait qu’un amoncellement de conventions me séparait de ma nouvelle amie, et j’en éprouvais une tristesse affreuse.

— Du reste, — reprit ma mère après un long silence, — je ne t’empêche pas de voir ta camarade ; peut-être même pourras-tu l’inviter à venir chez nous. Je te dirai cela plus tard.

Certainement elle se désolait d’avoir dû me causer ce chagrin ; on eût dit qu’elle cherchait à s’en excuser presque et qu’elle eût voulu l’adoucir. Mais il devait s’y ajouter bientôt une peine encore plus vive. Lorsque je revis Sara, le lundi suivant :

— C’est dommage que votre mère ne vous ait pas laissée venir, — me dit-elle aussitôt. Puis, avec une sorte de cruauté, et comme s’amusant à mêler aux regrets que je pouvais avoir l’amer poison de la jalousie : — Gisèle était là. Papa nous a menées au Palais de Glace. Gisèle s’est foulé le pied. C’est pour ça qu’elle n’a pas pu venir en classe ce matin. Mais nous nous sommes royalement amusées.

Gisèle Parmentier était la meilleure élève de notre classe. Son père, mort depuis longtemps, avait été un remarquable professeur au Collège de France, avais-je entendu dire. Sa mère était Anglaise. Gisèle, son unique enfant, parlait l’anglais aussi bien que le français. Son intelligence était plutôt profonde que vive. Il ne semblait pas qu’elle eût à faire aucun effort pour se maintenir à la tête des autres élèves du lycée. Mais c’était plutôt encore son intimité avec Sara qui me l’avait fait remarquer. Toutes deux avaient ensemble de longs entretiens, et Sara ne causait guère qu’avec elle. Gisèle, par contre, aux récréations était souvent fort entourée et ne semblait faire nulle attention à moi, « la nouvelle ». Elle occupait une place à l’autre extrémité de la classe et je ne pouvais l’approcher que pendant les minutes de récréation où les élèves s’égaillaient dans une vaste cour plantée d’arbres. Certain jour, comme je m’approchais d’un groupe fort animé dont Gisèle occupait le centre, une élève brusquement, se tournant vers moi, me demanda mon avis sur je ne sais plus quel sujet épineux sur lequel il semblait qu’on ne pût se mettre d’accord, et, comme je ne répondais pas aussitôt, une autre élève s’était écriée :

— Vous voyez bien que mademoiselle est beaucoup trop bien élevée pour oser se prononcer. Elle craindrait de se compromettre.

Cette apostrophe m’apparut la plus injuste du monde. Je me sentis aussitôt capable de tout pour prouver à Gisèle que je méritais une estime qu’on semblait ne point vouloir m’accorder ; pour lui prouver, et me prouver à moi-même, que la peur de me compromettre ne m’arrêterait point, en dépit de ma réserve et de mon air « trop bien élevé ». Capable de… mais précisément : je ne savais de quoi. Je haussai les épaules et murmurai :

— Celles qui parlent le plus ne sont pas celles…

— Qu’est-ce qu’elle dit, qu’est-ce qu’elle dit ? — s’écrièrent confusément plusieurs.

— Ne sont pas toujours celles qui agissent.

Aussitôt dite, ma phrase me parut absurde. Heureusement elle ne fut pas relevée.

Quand Sara m’annonça que Gisèle s’était foulé le pied, je sentis une mauvaise joie. Quelques jours de répit, pensai-je. Gisèle et Sara étaient les deux seules élèves avec qui je souhaitais me lier. Dédaignée par l’une et contrainte par ma mère de refuser les avances de l’autre, je sentais péniblement ma solitude et m’enfonçais dans la mélancolie, lorsque ma mère, qui certainement remarquait ma tristesse, m’annonça qu’elle avait décidé mon père à écrire au père de Sara pour le convier avec elle à une de nos réunions du jeudi soir.

Ma mère n’avait pas de « jour » et même professait, pour toutes les obligations mondaines, une aversion que mon père ne cessait de lui reprocher. Il la tenait pour responsable de ses échecs ; car, comme ceux qui n’ont pas grande valeur personnelle, il se plaisait à croire que tout s’obtient par intrigue ou par entregent. Je crois que le plus clair de ce qu’il appelait pompeusement son « travail » consistait en courbettes à faire ou à recevoir, dont il tenait compte très exact. Je comprends de reste que ma mère ne se pliât pas à ces pratiques où, disait-elle, s’émousse la conscience et certain sentiment de probité morale et intellectuelle qu’elle souhaitait préserver en moi. Aucune raison ne peut me retenir de juger mon père encore plus sévèrement qu’elle ne fait elle-même dans son journal. J’estime que rien ne peut fausser davantage le caractère d’un enfant que de lui imposer un respect de commande pour des parents, dès que ceux-ci ne sont pas respectables. Ma mère, par contre, méritait ma vénération, et mon amour pour elle était presque de la dévotion, quant à mon père, je cessai vite de le prendre au sérieux. Sans doute les réflexions que voici n’étaient point encore celles de l’enfant que j’étais alors. Mais déjà je m’impatientais de l’entendre se contredire, soutenir comme siennes des opinions que je savais empruntées, mettre en avant des sentiments sublimes qu’il était incapable d’alimenter ou faire étalage de convictions intransigeantes qui cachaient mal le caractère le plus pliable et le plus complaisant qui soit. Il appelait volontiers ses menus essoufflements moraux : du « savoir-vivre », et excellait à mettre ses déconvenues sur le compte de sa délicatesse, de sa probité « excessive », de ses scrupules, avec une ingéniosité et une ingénuité qui exaspéraient ma pauvre mère. Elle en parle d’ailleurs beaucoup mieux que je ne saurais le faire et ce que j’en dis n’y ajoute rien.

Combien de lecteurs vont s’indigner de m’entendre m’exprimer aussi librement sur mon père ! Ce n’est pas pour ces lecteurs que j’écris, et je suis bien décidée à passer outre à toutes les considérations de prétendue convenance, de décence ou de pudeur. Mon récit n’a raison d’être que parfaitement franc ; si cette franchise prend parfois couleur de cynisme, je crois que cela vient surtout de l’habitude invétérée qu’on a de regarder de travers et de n’aborder point, ou qu’avec un tas de circonlocutions rassurantes, certains sujets que je me propose de regarder en face, comme ils méritent de l’être.

Je crois (mais ce sont mes réflexions d’aujourd’hui dont je fais part), je crois de plus en plus fermement qu’il est bien peu de nos maux qui ne soient dus à l’ignorance et dont le remède puisse être cherché sans un préalable éclairement net et cru des questions. Les considérations de pudeur et de morale n’ont que faire ici ; elles ne tendent qu’à fausser tous les problèmes. Et certains de ceux-ci nous ne les abordons encore qu’avec une paralysante réserve, comparable à cette retenue qui empêcha le progrès de la médecine et toute connaissance anatomique exacte, aussi longtemps que l’examen du corps humain put être considéré comme indécent et attentatoire. L’examen attentif de ce qui est doit précéder tout acheminement vers ce qui pourrait être, vers toutes réformes et améliorations tant sociales qu’individuelles. Ce n’est pas un roman que j’écris ici et je me laisserai volontiers entraîner à des considérations qui couperont mon récit, mais qui m’importent, je l’avoue, beaucoup plus que ce récit lui-même. L’expérience que je fis de la vie, je ne la raconte que dans l’espoir qu’elle puisse être de quelque enseignement ou de quelque secours. Je ne retiendrai donc point les commentaires, dût la « qualité artistique » de ces pages en souffrir. J’ai déjà dit que je n’avais pas grand goût pour la littérature. Il me semble même que certaine perfection, que je me défends de souhaiter, ne saurait être obtenue qu’aux dépens de la vérité. Celle-ci, dès qu’il ne s’agit plus d’abstraction mais de vie, demeure complexe, trouble, incertaine, et ne prête pas à l’épure… pour laquelle je n’ai du reste aucun don. Peu m’importe si ce que j’écris ici n’a qu’un intérêt passager. Je n’ai nullement l’intention, l’illusion, de fixer rien d’éternel, et si ce qui m’angoissait hier, ce qui m’occupe aujourd’hui, cesse bientôt d’être de quelque intérêt que ce soit, j’en suis aise.

Nous voici bien loin, M. Gide, des considérations qui dictent vos livres. Vous disiez, il m’en souvient : « J’écris pour être relu » ; quant à moi, tout au contraire, j’écris ceci pour aider celui ou celle qui me lit à passer outre. Tout ce qui peut aider au progrès, tout ce qui peut aider l’homme à s’élever un peu au-dessus de son état actuel, doit être bientôt repoussé du pied comme un échelon sur lequel on a d’abord pris appui.

Une fois par semaine mon père conviait à dîner certains personnages dont il souhaitait conquérir le bon vouloir. Ces soirs-là, j’allais dîner chez nos cousins Froberville. Le lendemain, notre déjeuner bénéficiait des reliefs du festin de la veille et des échos des conversations. Mon père semblait alors plus pénétré que jamais de son importance.

En plus de ces réceptions, nous avions coutume d’ouvrir nos portes, chaque jeudi soir, à quelques fidèles amis dont le docteur Marchant et sa femme qui, je m’en rendais compte, étaient beaucoup plutôt les amis de ma mère que de mon père. La question s’était posée (m’avait redit ma mère) : Inviterait-on le père de Sara à l’un des dîners cérémonieux ou à l’une de nos soirées intimes ? Le dîner lui en imposerait davantage ; mais on ne savait trop à qui réunir ce nouveau venu… Car papa avait une terrible peur que Keller ne « marquât mal ». Papa professait volontiers une grande liberté d’esprit ; par pure affectation du reste, car il était d’autre part fort ancré dans des idées de commande. Il disait, à qui voulait l’entendre, que le talent excusait tout ; mais sans talent lui-même, il n’excusait rien ; et rien ne le gênait plus que ce qu’il appelait le « manque de savoir-vivre », car il n’avait guère d’autre savoir. De plus, sans être antisémite déclaré, il avait en suspicion tous les juifs. Admettre Keller à une de nos petites soirées intimes n’engageait à rien ; et, somme toute, cette invitation n’avait d’autre but que de nous réunir, Sara et moi, malgré l’ennui non dissimulé de mon père de voir sa fille se lier avec quelqu’un qui ne fût pas « de notre monde ».

Mon père se félicita plus encore de sa décision, lorsqu’une réponse de Keller nous avertit qu’il « ne sortait jamais sans sa femme ». Madame Keller accompagnerait donc Sara.

Cette soirée dont je m’étais promis tant de joie fut pour moi l’occasion d’une souffrance indicible. Il apparut même à mes yeux d’enfant, et dès l’entrée de nos nouveaux hôtes, que leur présence dans notre salon bourgeois était parfaitement déplacée. Je n’appris (et mes parents n’apprirent) que longtemps ensuite, que Keller n’était pas authentiquement marié et que la mère de Sara, de très basse origine (ainsi que lui-même d’ailleurs), avait été son modèle avant de devenir sa compagne. À entendre parler mon père, « épouser son modèle » semblait un comble d’abjection ; son mépris pourtant augmenta lorsqu’il apprit que Keller « ne l’avait même pas épousée ». De cela nous ne savions rien encore et sinon, déclarait mon père plus tard, « on ne les aurait naturellement pas invités ». J’appris aussi, par la suite, que le couple formait un ménage profondément uni ; mais, disait mon père plus tard, « cela ne change rien à l’affaire ». Madame Keller avait dû être très belle ; elle l’était encore, bien que fâcheusement empâtée. Sa mise trop voyante pour notre milieu terne, trop somptueuse, « extravagante », disait mon père le lendemain matin, fit valoir aussitôt la discrétion modeste de madame Marchant et de ma mère. Mais, par contraste, les robes sombres et montantes de celles-ci me parurent aussitôt désuètes, étriquées, et ennuyeusement « comme il faut ». Quant à moi-même, qui avais revêtu ce soir-là une toilette claire des plus modestes, je me sentis toute guindée auprès de Sara qu’enveloppait harmonieusement et comme négligemment une souple soie rouge sombre, dont le ton chaud faisait valoir l’éclat ambré de sa peau. Ce n’est pas que j’attachasse grande importance au costume, mais au contact de la grâce et de l’aisance de Sara, et par l’effet d’une extrême sympathie qui me fit voir avec ses yeux à elle notre intérieur, ce milieu dans lequel j’avais vécu jusqu’alors laissa paraître son insignifiance et sa conventionnelle banalité. Le lustre, les tentures, les fauteuils, le mobilier, tout se désenchanta soudain, s’embourgeoisa, se ternit. Ce n’était pas pourtant que notre intérieur fût particulièrement déplaisant ; ni mon père même, ni ma mère n’avait ce qu’on nomme communément « mauvais goût », mais l’un et l’autre sacrifiaient à l’usage ; la décence même du style bourgeois qui les contentait, combien les toilettes de madame Keller et de Sara faisaient paraître cela médiocre et bêtement timoré.

— Ce que c’est cossu, chez vous ! — me dit Sara ; et ce furent les premières paroles qu’elle m’adressa, d’un ton indéfinissable où entrait un mélange d’étonnement admiratif et de je ne sais quelle ironie, un peu méprisante, me sembla-t-il, qui me fit aussitôt rougir.

Mon père, qui s’était renseigné, nous avait dit que Keller vendait fort bien ses tableaux et fort cher. Mais, lorsque je pénétrai peu de temps ensuite dans l’atelier du père de mon amie, je n’y vis rien qui marquât précisément la fortune. Chez nous, au contraire, tout semblait raconter indiscrètement le chiffre de nos revenus.

Que les Keller fissent mauvaise impression à mes parents, c’est ce dont je ne pouvais douter ; cela me sautait aux yeux, si enfant que je fusse encore ; mais aussi le grand effort que faisaient mes parents pour n’en rien laisser paraître. Chacun avait souci, ce soir-là, de paraître parfaitement à son aise et vraiment je crois que j’étais seule à souffrir de la disparate ; c’était aussi sans doute à cause de la sincérité de mes sentiments pour Sara. Je l’avais aussitôt prise à part, tandis que la conversation de nos parents prenait prétexte de quelques tableaux accrochés aux murs. C’étaient, pour la plupart, des toiles de notre ami Bourgweilsdorf que mon père avait ressorties de ses armoires après la mort récente de celui-ci, car les marchands et le public s’étaient alors brusquement avisés de leur valeur. Papa, du reste, qui s’occupait alors d’une revue d’art, avait beaucoup fait, — disait-il, — pour le « lancer », et lui obtenir posthumément la gloire qui lui fut refusée de son vivant.

— Vous savez, — me dit Sara, — papa fait semblant de trouver cela bien ; mais, au fond, il a horreur de cette peinture.

— Et vous ? — demandai-je craintivement.

— Oh ! moi, la peinture ne m’intéresse pas. J’en vois trop. Je n’aime que la musique et la poésie.

J’étais extrêmement désireuse de trouver « bien » les parents de mon amie ; mais combien, auprès de ma mère et de madame Marchant, madame Keller me paraissait vulgaire ! Elle riait trop haut, et à propos de tout, rejetant la tête en arrière et pouffant derrière un grand éventail déployé. Je fus amenée plus tard à la connaître pour une excellente femme, mais assez sotte et d’une insondable ignorance. Quant à Keller, je ne sais comment il pouvait à la fois ressembler à sa fille et être aussi laid. Je ne me souviens d’aucun des propos qu’il lançait avec une grande assurance, mais bien de l’agacement très apparent qu’en ressentait le docteur Marchant.

Lorsqu’on nous apporta des rafraîchissements, Marchant profita de la diversion pour demander à Sara si elle ne nous réciterait pas quelque chose.

— Geneviève nous a parlé de votre extraordinaire talent, — dit-il. — Je crois que nous sommes ici quelques-uns qui goûterions les vers dits par vous, beaucoup mieux que n’ont pu faire vos camarades de classe.

Sara ne se fit nullement prier. Mais, comme elle hésitait et demandait ce que nous souhaiterions entendre :

— Eh bien, — dit gentiment ma mère, — pourquoi ne pas réciter cette Mort des Amants, que vous m’avez dit l’autre jour que vous aimiez particulièrement ?

— Un des sommets de la poésie française, — déclara sentencieusement papa. — Voulez-vous le livre, mademoiselle ?…

Puis il ajouta que Baudelaire était son poète préféré et qu’il avait toujours Les Fleurs du Mal auprès de lui. Il tira aussitôt d’une petite bibliothèque tournante, sur le piano, un volume dont sans doute il avait souci de faire admirer la reliure car il devait bien penser que Sara réciterait par cœur. Elle s’appuya de dos contre le piano à queue, prit une expression comme douloureuse et souriante à la fois qui la rendit plus belle encore, et récita d’une voix égale, riche mais extraordinairement douce et voilée, ce poème admirable, que je ne connaissais pas. Je ne suis pas très sensible à la poésie, je l’avoue, et sans doute serais-je restée indifférente devant ces vers, si je les avais lus moi-même. Ainsi récités par Sara, ils pénétrèrent jusqu’à mon cœur. Les mots perdaient leur sens précis, que je ne cherchais qu’à peine à comprendre ; chacun d’eux se faisait musique, subtilement évocateur d’un paradis dormant ; et j’eus la soudaine révélation d’un autre monde dont le monde extérieur ne serait que le pâle et morne reflet.

— Sara, — lui disais-je plus tard, — ce n’est pas dans ce monde poétique, si beau qu’il soit, que nous habitons et pouvons agir. Pourquoi nous en donner la nostalgie ?

— Mais il ne tient qu’à nous d’y vivre, — me répondait-elle.

J’appris, ce même soir, que Sara se destinait au théâtre. Je raconterai comment je la vis, par la suite, lentement se laisser habiter, posséder, par des personnalités d’emprunt, jusqu’à perdre tout caractère individuel. Je pense aujourd’hui qu’il n’est pas bon (j’allais dire : honnête) de déshabiter ainsi les misères de notre terre, comme certains mystiques font dans un rêve de vie future, et cet échappement au réel m’apparaît une sorte de désertion. Mais ce soir je ne cherchai pas à réagir ; je m’abandonnais au charme de la voix de Sara, comme à une incantation.

Sara, sur la demande de mon père, récita encore L’Invitation au Voyage et Le Jet d’Eau. Je fus tout heureusement surprise d’entendre mon père formuler quelques appréciations sur Baudelaire qui m’émerveillèrent ; opinions d’autrui qu’il faisait siennes, comme toujours.

— C’est déjà une actrice, cette petite. Les comédiens, c’est bon sur la scène. Je n’aime pas te voir fréquenter ce monde-là, — déclara mon père le lendemain.

Il n’osa pourtant me défendre d’accepter l’invitation des Keller, qui tinrent à nous rendre notre politesse.

— Voilà ce que c’est de les avoir introduits chez nous, — dit-il, — Maintenant nous ne pouvons pas refuser.

Mon père, toujours soucieux de correction, estimait indécent de se soustraire à ce qu’il considérait comme des obligations mondaines. Mais, celles qui l’ennuyaient trop, il s’en déchargeait sur ma mère ; de sorte qu’il ajouta :

— Vous irez seules toutes les deux. J’aurai un empêchement.

C’était tout ce que je pouvais souhaiter.

La réunion chez les Keller était nombreuse. Artistes et gens de lettres pour la plupart, il y eut, quand nous entrâmes dans l’atelier, une douzaine de présentations. L’atmosphère de la vaste pièce, bizarrement décorée, était pour moi on ne peut plus dépaysante ; pour maman aussi, sans doute, car elle me dit le lendemain qu’elle s’y était sentie un peu « perdue » et qu’elle ne souhaitait décidément pas entrer en relations suivies avec les parents de mon amie. Leur « genre » ne lui plaisait pas. Il faut dire que, malgré sa grande liberté de pensée, ma mère restait extrêmement réservée.

— Pourtant, — ajouta-t-elle, — ton amie me paraît charmante et je ne voudrais pas t’empêcher de la voir. Elle est certainement intelligente et remarquablement douée. Mais ses dons me paraissent si différents des tiens que je m’étonnerais bien que vous puissiez longtemps vous entendre. Tu ne pourras la suivre où elle va et, si tu t’attaches à elle, cela sera pour toi, plus tard, une cause de tristesse. L’autre (comment l’appelles-tu ?)… me paraît beaucoup plus proche de tes goûts.

Cette autre, c’était Gisèle Parmentier, que je m’étais si longtemps désolée de ne pouvoir approcher. J’ai dit qu’elle n’avait pas d’autre amie que Sara. Et je n’aurais su dire de laquelle des deux j’étais jalouse, également éprise de l’une et de l’autre, quoique d’une façon très différente. Il n’était point question avec Gisèle d’un attrait physique comme celui de Sara ; mais de quelque chose de profond, d’indéfinissable. Non, ce que je jalousais, c’était leur amitié. Ce soir, pour la première fois près d’elles, j’étais gênée comme une intruse et ne trouvais rien à leur dire, encore que le cœur débordant. J’espérais entendre Sara réciter des vers ; mais une jeune fille, à peine un peu plus âgée que nous, s’approcha du piano et commença de chanter en s’accompagnant elle-même. Sara nous entraîna, Gisèle et moi, dans une autre pièce, vide et éclairée, qu’une portière retombée séparait de l’atelier.

— Mes parents lui demandent de chanter, — nous dit-elle, — pour tâcher de lui décrocher des élèves. Elle gagne sa vie en donnant des leçons de piano et de chant. Mais je ne peux supporter ni sa voix ni sa façon de jouer. Papa non plus du reste ; mais il est si bon… Et vous, — ajouta-t-elle en se tournant vers moi, — est-ce que vous êtes bonne ?

Il me parut imprudent de répondre : oui. Au surplus, je ne savais pas du tout si j’étais « bonne ». Heureusement qu’elle n’attendit pas ma réponse ; mais, continuant :

— Gisèle, elle, s’efforce d’aimer tout le monde. Je dis que ça n’est plus de l’amour ; c’est ce que Vedel (un de nos professeurs) appelle de la philanthropie.

— Non, je ne m’efforce pas, — protesta Gisèle. — Mais maman dit toujours…

— Oh ! madame Parmentier, — interrompit Sara, — c’est la bonté même. Chaque fois qu’on bêche quelqu’un devant elle, elle proteste et ne consent à voir que ce qui peut excuser ses défauts. Alors, qu’est-ce qu’elle dit ta mère ?

— Qu’il y a beaucoup plus de gens aimables qu’on ne croit, et qu’il suffit souvent, pour mieux aimer, de mieux comprendre et pour mieux comprendre, de mieux regarder.

Gisèle avait énoncé cet axiome sans pédanterie aucune, mais avec une gravité charmante. Il me sembla que si je ne parlais pas aussitôt, je serais condamnée au silence pour le reste de la soirée. Le son de ma voix, par avance, me faisait peur ; je la sentais toute contractée et c’est avec un grand effort que je lançai :

— Je crois que je ne suis pas naturellement bonne, mais que je suis capable d’aimer beaucoup.

Je voulais ajouter qu’il me semblait que l’amour devait être d’autant plus fort qu’il se faisait plus exclusif et ne se répandait pas sur tous. J’aurais voulu surtout qu’en parlant de n’aimer que quelques-uns, Gisèle et Sara pussent se sentir désignées. Mais comment formuler ma pensée d’une façon qui ne parût pas prétentieuse ? Cette déclaration, que je souhaitais faire et qui restait à m’étrangler, me fit rougir comme si je l’avais prononcée. Gisèle et Sara me regardèrent ; mais, comme plus un mot ne consentait à sortir de ma bouche, Sara reprit :

— Il y a beaucoup de façons d’aimer. Je crois que je n’ai aucune vocation pour l’amour conjugal, par exemple.

— Qu’est-ce que tu peux en savoir ? — dit Gisèle. — Le jour où tu rencontreras…

Sara l’interrompit de nouveau :

— Oh ! je ne veux pas dire que je ne m’éprendrai jamais de quelqu’un. Mais sacrifier pour lui mes goûts, ma vie propre ; ne plus m’occuper qu’à lui être agréable, qu’à le servir…

— Quelle drôle d’idée tu te fais du mariage !

— Mais non ; je t’assure que c’est presque toujours comme ça. Une fois mariée, on n’a plus de temps pour rien de ce qui vous intéressait d’abord. Il n’y en a plus que pour le ménage ; et pour les enfants, si l’on en a. Regarde Émilie N… (c’était la sœur aînée d’une « ancienne » de notre lycée) : elle ne vivait que pour la musique. Elle a obtenu le Premier Prix au Conservatoire. Depuis qu’elle est mariée, elle n’a plus rouvert son piano.

— Elle ne pouvait pourtant pas l’emporter dans son voyage de noces.

— Non, non ; elle me l’a dit ; elle l’a dit à maman : abandonné pour toujours… et qu’elle avait maintenant bien trop à faire ; et qu’elle ne tenait pas à se perfectionner dans un art qui la séparait de son mari. Ce sont là ses propres paroles.

— Elle n’avait qu’à épouser un musicien, — hasardai-je. Et cette fois c’est la niaiserie de ma réflexion qui me fit de nouveau rougir.

— C’est encore plus prudent de n’épouser personne, — répliqua Sara.

Et comme je reprenais que ça ne devait pas être bien gai de vivre seule, elle ajouta :

— On n’est pas forcément seule pour cela.

Je n’aurais sans doute pas remarqué ce propos, si Gisèle ne s’était aussitôt récriée, de sorte que Sara riposta :

— Avec ça que tu ne penses pas comme moi ! C’est seulement à cause de Geneviève que tu protestes.

Alors, sans trop comprendre ni savoir à quoi ce que j’allais dire m’engageait, et par immense désir de ne pas être tenue à l’écart, de témoigner ma sympathie, je m’écriai :

— Mais moi aussi, je pense comme Sara. Il ne faut pas avoir peur de moi ; je sais mal m’exprimer parce que jusqu’à présent je n’ai pu causer avec personne ; mais, si vous me connaissiez, vous comprendriez que je peux être votre amie.

J’avais sorti cela tout d’un trait, dans un immense effort. Tout étonnée et confuse de ce que je venais d’oser dire, le cœur battant, je saisis à la fois une main de Gisèle et l’épaule de Sara contre laquelle je pressai mon front comme pour cacher ma honte. Je sentis l’autre main de Gisèle caresser doucement mes cheveux. Quand je relevai le front, j’étais en larmes, mais parvins pourtant à sourire.

— Écoutez, — dit Sara ; — nous pourrions dans ce cas former à nous trois une ligue ; une ligue secrète ; la ligue pour l’indépendance des femmes. Il faudrait commencer par se promettre de ne parler de ça à personne. Gisèle, jure tout de suite de ne rien raconter à ta mère.

— Mais qu’est-ce que tu voudrais que je lui dise ? Il n’y a rien à raconter du tout.

— Comment, « rien » ! Tu appelles ça « rien » de nous associer toutes les trois et de nous promettre solennellement de rester fidèles à notre programme ?

— Mais, quel programme ?

— Nous nous occuperons plus tard de le rédiger. Mais il faut d’abord jurer de ne parler de cela à personne.

Jusqu’à présent, je n’avais jamais eu de secrets pour ma mère, mais je consentis que celui-ci fût le premier.

— Seulement, — dis-je, — avant de prêter serment, je voudrais savoir à quoi l’on s’engage.

À présent je riais et commençais à me sentir parfaitement à mon aise. Sara reprit :

— Notre ligue s’appellera : l’IF ; des initiales de l’Indépendance Féminine. Notre emblème sera un rameau d’if. Comme nous sommes les fondatrices, personne ne pourra faire partie de l’IF sans être accepté par nous trois. Les nouvelles paieront une cotisation.

— Pour quoi faire ? — demanda Gisèle.

— Pour faire face… On ne peut pas savoir d’avance à quoi. Dans les ligues, il y a toujours une trésorerie. Par exemple, pour secourir les filles mères.

Gisèle partit d’un grand éclat de rire ; et rien ne me parut plus charmant que de voir s’ensoleiller soudain la gravité de son visage.

— J’attendais ça ! — s’écria-t-elle. — Chez Sara, c’est une idée fixe. Eh bien ! non, ma chère ! Je ne veux pas m’engager à ne jamais me marier. Je prétends que, même dans le mariage, une femme peut garder sa liberté ; et que d’ailleurs elle ne la garde pas forcément dans les unions libres, où les enfants ne sont pas moins une charge que dans les ménages légalisés.

Cette protestation m’éclaira un peu. Je n’aurais pas compris, sinon, quelle pouvait être l’idée fixe de Sara ; mais je n’osais demander des explications, par crainte de paraître trop ignorante ou trop niaise. J’entendais pour la première fois l’expression : « fille mère » ; elle n’avait aucun sens précis pour moi ; et si elle me choquait un peu, je n’aurais su dire pourquoi. J’avais longtemps cru, candidement, que, pour avoir des enfants, le mariage était une condition sine qua non. Pourtant je n’ignorais point qu’ils sont le fruit naturel d’un rapport étroit des deux sexes. Ma mère avait jugé bon de m’en instruire et de me dire qu’en cela l’homme ne différait point des animaux. Mais, ces rapports intimes, je les associais si bien à l’état conjugal, que je ne pensais pas qu’ils fussent admissibles en dehors du mariage. Et pourtant je savais bien qu’il arrivait à des hommes et à des femmes de vivre ensemble sans être mariés. La simple réflexion eût pu m’avertir ; mais précisément je n’y avais jamais réfléchi. Les quelques connaissances théoriques que je pouvais avoir restaient sans relations directes avec la vie.

La présence de Gisèle et de Sara paralysait ma pensée, je remettais l’examen de la question à plus tard. Ceci seulement m’apparaissait nettement : Sara ne voulait pas se marier, mais ne prétendait pas pour cela rester seule. Je m’abritai derrière la résistance de Gisèle.

— Pour m’engager, j’attendrai que tu te sois décidée, — dis-je.

Malgré moi, je l’avais tutoyée. J’espérais, en réponse, un « tu » de sa part, mais, se tournant vers son amie :

— Vois-tu, Sara : nous pouvons très bien faire une ligue ; mais on s’y engagerait seulement à ne rien faire contre sa conscience et par imitation.

— Ou pour se conformer aux usages, — reprit Sara.

— Ou…i, — dit Gisèle avec un peu d’hésitation. Puis, se tournant vers moi : — Je crois que nous pouvons promettre cela. Maintenant nous allons unir nos mains droites, comme pour le serment du Grütli et dire : je jure de rester fidèle à l’IF.

Ainsi fut fait dans un grand sérieux.

Puis il y eut un assez long silence, comme après la communion. Et, brusquement, Sara à Gisèle :

— À quoi penses-tu ?

— Je pense, — dit celle-ci, — que, en anglais, If veut dire : si…, et que notre engagement reste un peu conditionnel…

— Oh ! si tu commences déjà à te défiler…

À ce moment la mère de Sara souleva la portière qui séparait de l’atelier la pièce où nous étions :

— Mes enfants, je viens vous chercher. On a besoin de jeunes filles pour servir les rafraîchissements.

Je crois avoir rapporté fidèlement nos propos. Ils me paraissent aujourd’hui bien enfantins. Mais ils étaient alors pour moi de la plus haute importance, et, les jours qui suivirent, je ne pus cesser d’y penser.

Lorsqu’il fut temps de prendre congé de nos hôtes, maman s’approcha de Gisèle et, à ma surprise :

— J’ai appris que vous habitiez près d’ici, mais c’est sur notre route. Voulez-vous que nous vous reconduisions ? — lui dit-elle.

J’avais déjà parlé de Gisèle à maman et elle savait combien cette proposition me ferait plaisir. Elle-même souhaitait de causer avec Gisèle, tout comme elle avait voulu connaître Sara.

— Votre mère vous laisse sortir seule, — dit maman quand nous fûmes dehors. — Elle a en vous une confiance que vous méritez, j’en suis sûre.

— J’ai si grand désir de la mériter que je n’ose jamais rien faire, — dit Gisèle en souriant. — Je crois que je la mériterais beaucoup moins si j’étais tenue plus sévèrement.

Gisèle s’exprimait d’une façon charmante, avec un parfait naturel et une grâce enjouée qui certainement devaient plaire à ma mère. Je le sentais et j’en étais ravie. Elle reprit :

— Mais vous non plus, madame, vous n’êtes pas sévère pour Geneviève. Vous ne l’accompagnez pas toujours. Elle vient seule au lycée. (Se pouvait-il qu’elle l’eût remarqué !)

— Je l’accompagne le plus possible…, dit ma mère, — non par absence de confiance mais parce que j’aime être avec elle. Elle me manquera beaucoup le jour où elle ne sera plus près de moi.

— C’est ce que je me dis aussi pour maman.

Le ton de Gisèle était redevenu très sérieux. Je compris que Gisèle aimait tendrement sa mère et soudain me reprochai de n’aimer pas assez la mienne. Nous marchâmes quelque temps sans rien dire. Je ne savais pas où habitait ma nouvelle amie et m’attristai en entendant maman dire soudain :

— Je crois que nous voici déjà devant votre porte. Mademoiselle Gisèle, serez-vous assez gentille pour dire à votre mère que j’aimerais bien la connaître ?

Dès que Gisèle nous eut laissées, je pressai maman contre moi.

— Qu’est-ce qui te prend, ma petite Geneviève ? Mais tu vas me faire tomber ! — dit-elle en m’embrassant aussi.

— Je crois que c’est seulement ce soir que je comprends combien tu es gentille.

Elle fit semblant de rire pour cacher son émotion. Puis, comme si de rien n’était :

— Après la fumée de cet atelier, ouf ! ça fait du bien de marcher un peu.

Je n’ai pas encore parlé de mon frère. Bien qu’il ne fût que d’un an plus jeune que moi, il ne tenait pas une grande place dans ma vie. Comme il était de santé délicate, on l’avait choyé plus que moi. Je ne crois pas que ce fût là ce qui m’indisposait contre lui ; mais plutôt certaine façon qu’il avait de flatter mon père pour obtenir de lui ce qu’il voulait. Il y réussissait toujours. Jamais mon père n’avait levé la main sur lui ; tandis que je n’oubliais pas qu’il m’avait une fois giflée. Il venait, comme Salomon, de nous conseiller à mon frère et à moi de prendre exemple sur la fourmi ; je n’avais que neuf ans alors et j’avais osé lui répondre : « Mais, papa, tu nous dis souvent de ne pas ressembler aux animaux. »

Oh ! je n’en ai pas à la gifle (j’ai souvent usé de châtiments corporels avec mon fils), mais je sentais trop que papa me giflait parce qu’il ne trouvait rien d’autre à répondre, et pour me punir d’avoir remarqué son inconséquence. Quant à Gustave, l’inconséquence ne le gênait guère ; comme mon père et à son exemple il prenait peu à peu l’habitude de modifier ses propos, ses goûts, ses pensées, selon l’opportunité du moment. J’ai dit qu’il flattait mon père ; c’était en ayant l’air d’admirer tout ce qui sortait de sa bouche ; mais je crois que ce qu’il admirait surtout c’était cette aisance avec laquelle mon père changeait d’opinion comme on change de vêtement.

Cela permettait à Gustave de le citer à tout propos, et de s’abriter sans cesse derrière un « comme dit papa », dont il se servait d’autant plus qu’il savait que cela m’exaspérait. Il cessa vite d’appliquer sa pensée à rien qui ne lui parût utile et dont il ne pût tirer profit, — j’entends le profit le plus pratique et le plus immédiat. Bien que vivant ensemble, nous ne nous parlions guère ; il ne partageait aucun de mes goûts. Je croyais de sa part à de l’indifférence. Je ne soupçonnais pas la sourde hostilité qui grandissait lentement contre moi. Elle éclata brusquement peu de temps après le moment où j’en suis venue de mon histoire. Une exposition particulière des plus récentes œuvres de Keller venait de s’ouvrir. Les journaux en parlaient et louaient particulièrement la toile la plus importante : L’Indolente, dont L’Illustration donnait la reproduction : étendue sur un divan, une jeune femme nue se regardait dans un miroir à main qui cachait sa face.

J’avais entendu Keller déclarer que le sujet d’un tableau n’avait pour lui nulle importance ; seule importait la qualité de la peinture. On s’accordait à trouver celle-ci « magnifique » et j’en étais heureuse à cause de Sara. J’ai dit que mon père ne voyait pas mon amitié pour elle d’un bon œil. Gustave trouva le moyen de flatter mon père en desservant lâchement mon amie. Il savait que je la voyais fréquemment, en dehors des heures de lycée, que je m’attachais à elle de plus en plus ; enfin j’avais eu l’imprudence de la louer devant lui, et de là son désir de la rabaisser.

La scène eut lieu sitôt après le déjeuner. Celui-ci s’était passé dans un silence gros de menaces. Mon père avait cette habitude de lire le journal pendant le repas. Il coupait d’ordinaire sa lecture de réflexions sur la politique, comme pour atténuer ainsi ou excuser ce que cette lecture avait de désobligeant pour ma mère. Chaque jour il trouvait le journal à côté de son assiette ; mais, ce matin, il l’avait laissé sans l’ouvrir. Les sourcils froncés, le regard dur, on sentait qu’il se taisait non parce qu’il n’avait rien à dire mais parce qu’il ne voulait rien dire, qu’il remettait à plus tard. Un orage chauffait, et c’était moi qu’il menaçait ; je n’en pouvais douter, car Gustave, qui savait sans doute à quoi s’en tenir, me regardait d’un air gouailleur. Nous prenions le café dans le bureau de mon père. Je dis « nous » parce que le café de papa était une cérémonie collective ; mais il était seul à en prendre. En quittant la salle à manger :

— Laisse-nous, — dit-il à Gustave, qui, je l’ai su ensuite, se tint dans la pièce voisine, l’oreille collée à la porte, pour ne rien perdre de la scène qu’il avait sournoisement préparée.

Mon père savait fort bien qu’il n’avait aucune prise sur moi ; prévoyant ma résistance il en appelait à ma mère pour en triompher et c’est à elle qu’il s’adressa ; éclatant soudain et frappant, non du poing ce qui eût été vulgaire, mais du plat de la main, sur la table devant laquelle il s’était assis :

— Je ne tolérerai pas plus longtemps que Geneviève fréquente la petite Keller.

C’était dit sur un ton qui n’admettait pas de réplique ; mais maman, de sa voix la plus calme :

— Tu ne prétends pourtant pas la retirer du lycée ?

Papa ne se sentait pas de force à lutter contre nous deux à la fois ; je sentais maman de mon côté et cela me donnait un grand courage ; mais lui, comme pour se l’associer :

— Nous la retirerons du lycée s’il le faut. En attendant, je m’oppose formellement (c’était un de ses mots préférés) à ce qu’elle voie cette petite en dehors des heures de classe. — Et de nouveau, frappant du plat de la main, mais d’une façon si malheureuse que sa cuillère à café lui bondit au nez :

— C’est entendu, n’est-ce pas ?

Comme une fée maligne, la petite cuillère lui faisait rater son effet. J’eus du mal à réprimer un fou rire. Papa savait du reste que je ne le prenais plus au sérieux. Mais ceci mit le comble à sa fureur.

— Ah ! ce n’est guère le moment de plaisanter, — dit-il. — Je me précipitai pour ramasser la cuillère, puis, me relevant et sans le regarder pour ne pas avoir l’air de le braver et désireuse plutôt d’atténuer mon insolence.

— Je n’ai pas l’intention de t’obéir.

Il y eut un pénible silence. Je pus voir que maman était très pâle et que les mains de papa tremblaient.

— Geneviève, — dit-il enfin, — prends garde. Tu vas nous forcer à recourir à… — Mais ne sachant sans doute à quoi recourir, il se reprit : « nous forcer à sévir. »

Puis, se tournant vers ma mère, qu’il voussoyait dans les grandes occasions afin de faire plus solennel : « Lisez ceci. »

Et papa sortit de la poche intérieure de son veston une feuille de journal, ou plus exactement de revue, qu’il déplia et lui tendit.

— Lisez à haute voix, je vous prie.

— C’est Gustave qui t’a remis ça ? — dit maman sans prendre la feuille. Et elle ajouta plus bas : — Le misérable.

— C’est ça, — s’écria papa avec emportement ; — c’est lui que tu vas accuser maintenant.

Alors maman, toujours très calme en apparence, mais si pâle que je m’attendais à la voir se trouver mal :

— D’ailleurs j’ai déjà lu ce sale article.

— Alors pourquoi ne nous en as-tu pas fait part ?

— Parce que je n’ai pas trouvé qu’il y eût à en tenir compte.

— Mais enfin de quoi s’agit-il ? — demandais-je en m’emparant de la feuille qui était tombée à terre.

Voici ce que j’y lus, sous la rubrique : On raconte que :

« Mademoiselle Sara Keller, la propre fille du peintre illustre, aurait posé pour ce « nu glorieux » que tout le monde admire au Salon. Toutes nos félicitations au peintre et au modèle. C’est un morceau des plus savoureux, et nous remercions l’artiste de nous initier ainsi à l’intimité de sa famille. Si la morale bourgeoise s’en effarouche, nous redirons à Alfred Keller, avec Baudelaire :

Laisse du vieux Platon se froncer l’œil austère,

Pour peindre le secret de cette vierge en fleur.

L’art n’a jamais fait bon ménage avec la pudeur. »

Je haussai les épaules :

— Et c’est pour cela que tu veux m’empêcher de voir Sara ?

Papa se tourna de nouveau vers ma mère :

— Est-il admissible, je vous le demande, que Geneviève continue à fréquenter une fille sans vergogne, qui ne craint pas de s’exposer toute nue aux regards du public ?

— Si ce sale journaliste s’était tu, personne n’aurait pu se douter que c’est elle, — dis-je ; réflexion imprudente qui me mit en mauvaise posture et permit à mon père de riposter :

— Quand personne n’en aurait rien su, le fait n’en aurait pas moins été là. Ce n’est pas l’opinion des autres, c’est la chose elle-même qui m’importe, tu le sais bien.

Je savais exactement le contraire : mon père se souciait beaucoup de l’opinion ; il ne se souciait guère que d’elle ; mais je l’avais laissé prendre barre sur moi. Il continua :

— Mais, permets… alors, toi, tu le savais ?

— Non, je ne le savais pas. Mais, si je l’avais su, ça n’aurait rien changé à mes sentiments pour Sara. Et, si je l’avais su, j’aurais eu soin de ne rien t’en dire.

— Geneviève ! — dit sévèrement ma mère.

Papa feignit l’étonnement :

— Comment, tu ne prends pas son parti ?

— Je n’ai jamais approuvé son insolence.

— C’est pourtant chez toi toujours qu’elle prend appui contre moi. Mais la question n’est pas là… Alors, Geneviève, tu es bien décidée à ne pas m’obéir ?

— Parfaitement décidée.

Il sembla hésiter quelque temps, puis, comme il s’était ressaisi, et d’un ton vraiment supérieur :

— C’est bien. Je sais ce qui me reste à faire.

Il ne le savait pas du tout ; et, somme toute, il ne fit rien.

En disant à mon père que mes sentiments pour Sara n’auraient pas changé si j’avais su qu’elle avait posé nue devant son père, j’avais menti. C’est ce que je compris aussitôt que je me retrouvai seule. Le cœur gonflé d’une angoisse que je ne m’expliquais pas encore, je courus au salon pour y rechercher le numéro de L’Illustration qui venait de donner une reproduction du tableau de Keller. Ce tableau, je ne l’avais pas vu. Je ne le connaissais que par cette photographie. À présent que je savais que cette femme nue c’était Sara, je voulais la revoir ; je ne l’avais pas assez regardée. Le numéro de L’Illustration était sur la table mais, lorsque je l’ouvris, je constatai avec stupeur que la reproduction avait été enlevée, soigneusement découpée… par Gustave, pensai-je aussitôt. Je bondis à sa chambre. Sans doute il venait de s’installer devant sa table, mais il feignit d’être plongé dans le travail.

— Tu pouvais bien frapper avant d’entrer, — dit-il sans lever le nez de dessus un atlas.

Je m’efforçais au calme, mais l’indignation faisait trembler ma voix.

— C’est toi qui as pris la photo de L’Illustration ?

— Quelle photo ? — dit-il avec une naïveté jouée, et un demi-sourire des plus provocants.

— Ne fais pas l’innocent. Tu sais très bien ce que je veux dire. Qui est-ce qui t’a permis de découper cette photo ?

Il me regarda d’un air de défi gouailleur.

— Je devais peut-être te demander la permission ?

— Gustave, tu vas me rendre cette photo tout de suite.

— Cette photo ! cette photo !… D’abord elle n’est pas à toi cette photo.

Je me précipitai sur lui, hors de moi. Avant qu’il ait eu le temps de se garer, j’avais soulevé l’atlas ; l’image était dessous ; je m’en emparai. Mais Gustave qui s’était dressé brusquement me l’arracha des mains et, la déchirant en petits morceaux :

— Voilà ce qu’elle mérite, mademoiselle Sara Keller, ta belle amie…

Nous restâmes un instant, les yeux dans les yeux, prêts à bondir l’un sur l’autre et pantelants. Gustave n’était pas plus fort que moi. Je crois que, dans une lutte, j’aurais eu le dessus. Mais ensuite ?… Du reste il ne me laissa pas le temps de réfléchir ; comme pris de peur, il courut à la porte et commença de crier : au secours.

J’entendis la porte du bureau de mon père s’ouvrir. Je n’eus que le temps de courir à ma chambre, m’y enfermai et me jetai sur mon lit en sanglotant. J’avais un violent mal de tête et m’efforçai de ne penser à rien. Ce qui me faisait le plus souffrir c’était de ne pouvoir m’insurger sincèrement contre le jugement de mon père, de me sentir, en dépit de moi, scandalisée à l’idée que Sara avait pu s’exposer ainsi, se laisser voir sans vêtements, et devant son père. Le titre même que le peintre donnait au tableau L’Indolente ne désignait-il pas déjà, évoquant la baigneuse des Orientales, cette Sara

« belle d’indolence »

à laquelle j’ai dit que mon amie me faisait penser.

J’étais à présent dans le noir ; j’avais fermé mes rideaux, fermé les yeux ; mais des images du beau corps ambré tourbillonnaient autour de moi.

J’entendis frapper discrètement à ma porte, puis la voix douce de maman :

— Ma petite Geneviève, mon enfant… Ouvre-moi.

Elle me prit dans ses bras, posa sa main sur mon front, me calma comme un enfant. Elle était venue, dit-elle, craignant que je ne fusse souffrante. Elle ne me dit pas un mot de la scène de tout à l’heure, mais eut soin de m’apprendre que mon père était sorti avec Gustave. Ceci se passait un jeudi ; il n’y avait pas de lycée.

— Il fait très beau ; nous devrions sortir aussi. Sais-tu… si nous allions voir l’exposition de Keller ? Nous pourrions y aller à pied ; cela te ferait du bien de marcher.

Je l’embrassai de tout mon cœur, lavai mes yeux rougis, m’apprêtai, puis chuchotai à son oreille :

— Sara disait qu’il n’y a pas meilleure que madame Parmentier ; mais c’est parce qu’elle ne te connaît pas.

Quand nous fûmes près d’entrer chez le marchand de tableaux où les toiles de Keller se trouvaient exposées :

— Tout de même, — dit maman, en s’arrêtant brusquement, — j’aimerais être sûre que nous n’allons pas rencontrer là les Keller… ni ton père.

Elle avait de ces petites craintes subites ; il semblait alors qu’une partie de son être cessât de donner assentiment à sa témérité naturelle ; mais celle-ci reprenait vite le dessus. Comme prenant une résolution et avec une sorte de gaminerie enjouée :

— Et puis tant pis !… Nous verrons bien. Lançons-nous.

Il n’y avait heureusement personne de connaissance dans la galerie. Et heureusement aussi, un certain nombre de paysages, de natures mortes et de portraits dispersait l’attention des visiteurs et permettait de ne point rester en arrêt devant le « nu magnifique ». Exposé en place d’honneur, il attirait d’abord le regard. Maman le contempla sans témoigner d’aucune gêne, et cela me rassurait. Je l’entendis murmurer :

— C’est bien beau.

J’étais habituée aux nudités des musées et admirais sans arrière-pensées L’Odalisque, La Source, L’Olympia, ou Le Déjeuner sur l’herbe. Mais je ne pouvais cesser de penser que cette jeune femme que je voyais là toute dévêtue, c’était Sara, ma Sara, et, pour cela sans doute, cette toile me paraissait d’une indécence extrême.

J’aurais voulu être seule dans la salle ; les regards des autres visiteurs me gênaient ; il me semblait, dès que je contemplais la grande toile, qu’ils m’observaient. Pourtant j’étais attirée malgré ma souffrance et ma gêne par l’extraordinaire beauté de cette « indolente » qui m’emplissait d’un trouble étrange et tel que jusqu’alors je n’en avais jamais ressenti.

Quelqu’un s’était approché sans bruit derrière moi, et tout à coup je sentis se poser sur mes yeux deux mains fraîches. Je me retournai. C’était Gisèle.

— Comme c’est gai de se retrouver ici ! — s’écria-t-elle. Elle aperçut ma mère.

— J’ai fait votre commission à maman qui m’a dit qu’elle aussi serait heureuse de vous connaître. Justement elle m’accompagne. Seulement je ne sais pas du tout présenter. Puis, prenant sa mère par le bras et l’amenant près de nous, avec gaucherie :

— Maman… Madame X…, la mère de ma nouvelle amie ; c’est vrai, tu ne connais pas encore Geneviève… Eh bien ! c’est elle.

La mère de Gisèle était charmante et je sentis aussitôt qu’elle plaisait à ma mère. Elle parlait fort bien le français, mais avec un accent très prononcé, qui du reste n’était pas sans charme et semblait ajouter à sa distinction naturelle. Nous étions devant le grand tableau.

— Il faut reconnaître que monsieur Keller a bien du talent, — dit maman après échange de quelques banales politesses.

— Et lui du moins ne craint pas de choisir de beaux modèles. Les peintres, de nos jours, semblent si souvent avoir peur de la beauté.

Je me demandais avec beaucoup d’inquiétude si madame Parmentier était au courant du scandale. Mais le ton de sa voix me rassura. Il ne permettait de soupçonner dans ses propos ni ironie ni sous-entendus. Quant à reconnaître Sara, non cela n’était pas possible. Maman me paraissait aussi rassurée, car elle avait certainement partagé mon inquiétude.

— Et peur aussi de faire un tableau qui représente vraiment quelque chose, — dit-elle. — Il semble que les peintres d’aujourd’hui cherchent surtout à nous égarer.

Je n’écoutais plus nos parents ; tandis qu’ils continuaient une conversation si heureusement commencée, j’entraînai Gisèle un peu à l’écart.

Que savait-elle ? D’une voix tremblante, et si troublée que je la voussoyai de nouveau, je demandai confusément :

— Vous saviez que Sara… — Mais elle ne me laissa pas achever :

— J’ai même été la voir poser, — dit-elle, comme si c’eût été la chose du monde la plus naturelle.

Cette petite phrase entra comme un coup de couteau dans mon cœur. Il y avait donc entre mes deux meilleures, mes deux seules amies, une intimité que je ne soupçonnais pas. Pourquoi Sara me tenait-elle à l’écart ? Oh ! sans doute j’aurais été gênée de la voir nue. Mais elle n’avait pas à tenir compte d’une pudeur que j’étais prête à renier moi-même. Et, gênée, je l’étais bien davantage encore à l’idée qu’elle s’était montrée nue à Gisèle. Mais ce n’était plus ici de la pudeur ; non, c’était de la jalousie.

— Pas un mot à maman. Elle ne se doute de rien, — ajouta Gisèle. Et comme je lui disais qu’un méchant article avait mis ma mère au courant :

— J’espère au moins qu’elle ne va pas en parler ! Je la rassurai vite.

Au sortir de l’exposition, madame Parmentier eut la bonne idée de nous inviter à prendre le thé dans une pâtisserie voisine. Ma mère et elle semblaient fort bien s’entendre et n’arrêtaient pas de parler ; mais Gisèle et moi demeurions silencieuses. Au moment de nous quitter je voulus rendre à madame Parmentier le catalogue de l’exposition qu’elle m’avait prêté ; mais elle refusa de le reprendre :

— Non, Geneviève, conservez-le en souvenir de cette agréable journée.

J’étais heureuse de le garder, à cause de la très bonne reproduction du tableau qui s’y trouvait, et, sitôt de retour à la maison, je m’enfermai dans ma chambre pour la contempler à loisir. Mon imagination faisait effort pour revêtir ce beau corps souple de la robe que Sara portait d’ordinaire en classe ; cette robe de tous les jours dans laquelle je la revis le lendemain et dont il me fut beaucoup plus facile de l’imaginer dépouillée. Oui, mon regard, malgré moi, la dévêtait et je l’imaginais en « Indolente ». Une angoisse inconnue me décomposait, que je ne savais pas être du désir parce que je ne pensais pas que l’on pût éprouver du désir sinon pour un être de l’autre sexe ; et, par instants, sur le pupitre devant nous où je voyais la main de Sara posée, ma main s’approchait de la sienne, involontairement car j’avais perdu tout empire sur moi, puis se retirait brusquement si Sara remarquait mon avance ; et toute cette matinée du vendredi, je restai sans lui dire un seul mot, sans rien dire non plus à Gisèle que je vis, au sortir du lycée, s’éloigner en compagnie de Sara, avec un déchirement de cœur et en proie à une abominable tristesse : maman ne m’avait-elle pas dit, la veille au soir, que je devais cesser de fréquenter Sara en dehors de nos heures de classe ?

Oui, ce jeudi soir, peu de temps après notre retour de l’exposition, maman était venue me retrouver dans ma chambre.

— Ma petite Geneviève, mon enfant chérie, — commençait-elle de sa voix la plus tendre, qui me faisait fondre le cœur et me laissait sans résistance, — j’ai beaucoup réfléchi à ce que je vais te dire ; il m’en coûte beaucoup de devoir te peiner…

Elle hésita quelques instants, mais déjà je savais ce qui allait suivre et je commençai de murmurer : « Je ne peux pas. Je ne peux pas. » Elle reprit :

— Je ne voudrais pas que tu te méprennes. C’est pour ton bien que je dois te demander cela. Ton amitié pour Sara m’inquiète. Je crains qu’elle ne te réserve pour plus tard beaucoup de souffrances et qu’elle ne t’entraîne plus loin que tu ne voudrais aller.

Elle s’était assise et m’avait prise sur ses genoux, comme autrefois. La tête sur son épaule, à présent, je sanglotais :

— Oh ! maman, tu ne comprends pas. Tu ne peux pas comprendre.

Mais elle ne se méprenait assurément pas sur la violence de ma passion ; et c’est là même ce qui l’inquiétait :

— Ma petite Geneviève, je crois que je ne te comprends que trop bien, et peut-être mieux que tu ne te comprends toi-même. C’est bien pour cela qu’il me faut t’avertir. Je crains que tu ne t’engages sur un chemin dangereux, que plus tard il te serait beaucoup plus difficile que maintenant d’abandonner.

Certainement elle n’osait s’exprimer complètement et je devais comprendre sa pensée entre ses paroles. Alors, ne trouvant pas d’autre argument, je lui sortis une phrase absurde et que tout aussitôt je regrettai :

— Mais maman, si je cesse de la voir, j’aurai l’air d’obéir à papa.

— Oh ! Geneviève, — dit-elle, — cette vilaine pensée n’est pas digne de toi. Je suis sûre que déjà tu en as honte.

— Et puis… Et puis, — repris-je en sanglotant, — comment veux-tu que je fasse ? Tu sais que je la vois chaque jour au lycée, elle est assise auprès de moi… Qu’est-ce que tu veux que je lui dise ?…

— Je puis demander à la directrice de te faire changer de place.

— Oh ! non, maman, je t’en supplie, ne fais pas cela ; que je puisse au moins la voir.

— Mais c’est cela qui te fait du mal, ma pauvre petite. Ah ! je voudrais tellement t’aider, contre toi-même…

Ce que fut cette matinée du lendemain, je l’ai dit. Je ne pus prêter au cours aucune attention. Lorsque je rentrai pour déjeuner, j’étais dans un tel état d’agitation que je vis bien que maman s’en alarmait. Quant à mon père il avait trouvé le moyen de me punir : c’était de ne plus avoir l’air de s’apercevoir de ma présence ; mais que pouvais-je souhaiter de mieux ? Après le repas maman vint me retrouver dans ma chambre où je m’étais retirée.

— Es-tu malade, ma pauvre Geneviève ? Tu es toute tremblante et tu n’as rien pu manger…

Malade, mon cœur l’était certainement. Pourtant je rassurai ma mère mais la suppliai de ne plus me faire retourner au lycée. Continuer à voir Sara et lui battre froid, alors que tout mon être s’élançait vers elle, c’était vraiment au-dessus de mes forces. Le péril devait paraître bien grand à ma mère, car elle accepta de me garder près d’elle. Mon père eut un triomphe facile. Il avait toujours désapprouvé le lycée. À l’entendre, les femmes n’avaient pas tant besoin d’instruction que de bonnes manières ; et il ajouta que, du reste, c’était ce que pensaient, avec Molière, tous les gens sensés. Ce n’était point là mon avis, ni celui de ma mère, fort heureusement. J’avais grand appétit de savoir. Tout ce qu’on m’enseignait au lycée m’intéressait beaucoup ; et ne serait-ce pas mon instruction, pensais-je déjà confusément, qui, plus tard, permettrait mon indépendance ? Le baccalauréat n’était que pour l’an prochain ; je comptais bien m’y présenter et ne pas m’arrêter là. Il fut convenu que je quitterais le lycée pour des raisons de santé. Devrais-je cesser de voir Gisèle ? Madame Parmentier avait beaucoup plu à ma mère ; Gisèle aussi du reste. Ma mère estima qu’on leur devait une explication de mon absence. Le gênant, c’est que Gisèle était l’amie de Sara. Je vécus quelques jours dans un grand désarroi. J’acceptais de me soumettre aux décisions de ma mère. Je la sentais en opposition constante avec mon père et ma résistance à l’autorité paternelle se fortifiait de ma soumission filiale envers elle. Mais l’amitié n’avait-elle pas aussi ses devoirs, même sans le serment solennel prononcé lors de la constitution de l’IF ? Et qu’allaient penser de moi Gisèle et Sara ? Quelle estime garderais-je de moi-même, si je les laissais croire que je les rayais soudain de mon cœur ? Je suppliai maman de me laisser parler à Gisèle. Elle-même irait voir madame Parmentier qui me ménagerait un entretien secret avec sa fille. Ce que maman put dire à madame Parmentier, je ne sais ; mais, quand elle revint de sa visite, un air joyeux et malicieux mettait une fossette à chacune de ses joues.

— Sais-tu ce que m’a proposé madame Parmentier ? — me dit-elle aussitôt. — De te donner chaque jour une leçon d’anglais. Tu irais chez elle aux heures de lycée ; car elle pense comme moi qu’il vaut mieux que Gisèle et toi, à cause de Sara, ne vous rencontriez pas trop souvent.

— Alors, tu lui as parlé de Sara ? Tu lui as dit ?…

— Ma petite Geneviève, je n’ai rien eu à lui apprendre. Gisèle avait tout raconté à sa mère, le lendemain de notre visite à l’exposition.

— Elle m’avait pourtant bien recommandé de ne rien lui en dire.

— Eh bien, tu vois que la confiance en sa mère a été la plus forte, — dit maman. Puis, elle ajouta un peu naïvement : — Il est vrai que madame Parmentier venait de prendre connaissance du vilain article.

— Mais madame Parmentier, elle, n’a pas défendu à Gisèle de voir Sara.

— En effet. Cela montre que nous n’avons pas tout à fait les mêmes idées sur ce point. Et puis elle sait que Gisèle est plus raisonnable que toi.

— Ou qu’elle aime Sara moins que moi.

— Moins passionnément que toi ; oui, sans doute.

Si je me suis attardée à cette première passion de ma jeunesse, c’est en raison du confus éveil de mes sens. Sitôt après ce que j’en ai dit, je tombai malade. La scarlatine où, comme dirait Freud, se réfugiait le désarroi de tout mon être, secourut à la fois ma mère et moi-même. Ma mère me dit plus tard que, durant mon délire des premiers jours (car j’avais une très forte fièvre), l’image de Sara me hantait. Mais, quand je commençai de me remettre, mes idées avaient pris un autre cours.

## 

## DEUXIÈME PARTIE

Madame Parmentier était beaucoup plus instruite que ma mère, qui n’avait commencé à lire avec méthode et soin qu’assez tard. Les leçons qu’elle me donna différaient beaucoup de celles du lycée et étaient surtout occupées par la conversation et la lecture. Dans la grande bibliothèque où elle me recevait, les auteurs anglais voisinaient avec les français et les italiens, car elle parlait également bien ces trois langues. Maman m’accompagna d’abord ; mais dès la troisième leçon nous laissa, madame Parmentier lui ayant avoué que, seule avec moi, elle se sentirait mieux à l’aise. Le plus souvent elle me faisait lire et s’occupait alors à corriger mon mauvais accent. Je préférais l’entendre lire, encore que souvent je ne la comprisse pas très bien ; mais elle reprenait alors avec une patience infinie. Le son de sa voix me ravissait presque à l’égal de celle de Sara. Les poètes avaient sa préférence et elle les prétendait particulièrement susceptibles de m’apprendre à scander convenablement mes phrases. Mais je ne lui cachai pas longtemps mon peu de goût pour le rêve et la poésie. Alors nous commençâmes à discuter.

— Les fleurs, il est vrai, ne nourrissent point l’homme, — disait-elle, — mais elles font la joie de la vie. Quand vous aurez fait un jardin potager des plus beaux et des plus odorants parterres, vous m’aurez sans doute donné à manger, mais enlevé du même coup le goût de vivre.

Et, comme je ripostais que, non plus que de fleurs mon corps, mon esprit ne se pouvait nourrir de comparaisons :

— Oh ! si maintenant vous n’aimez même plus les images ! — reprenait-elle en souriant plaintivement.

Ainsi se plaisait-elle dans un monde imaginaire qui, soutenait-elle, existait dès l’instant qu’elle commençait d’y croire. De même croyait-elle à la vie éternelle et les compensations qu’elle en espérait l’aidaient-elles à prendre son parti des misères et des imperfections de cette terre.

À cette époque déjà, je m’attachais moins volontiers aux fictions qu’aux réalités et les romans ne m’intéressaient point tant par la beauté de leurs peintures que par les renseignements qu’ils peuvent nous donner sur la vie. C’est ce qui explique qu’en écrivant ce récit, je ne tienne guère compte que de ce qui pourra peut-être, et si peu que ce soit, éclairer ou instruire. Je n’aime pas assez les divertissements pour chercher moi-même à divertir. C’est plutôt avertir, que je voudrais. Je crois, monsieur Gide, que vous aussi vous serviez, comme je fais ici, de ce mot. Permettez que je vous l’emprunte. Oui, je me tiendrai pour satisfaite si quelque jeune femme qui me lira trouve dans ce que j’écris ici un avertissement et si ce livre la met en garde contre certaines illusions dont j’eus à souffrir et qui risquèrent de gâcher ma vie.

« Étranger aux raffinements de l’esprit, et insoucieux de toute métaphysique. » Je lisais hier ces mots dans la belle étude de Marthe de Fels sur Vauban. Ils me peignent excellemment. Je lis encore avec ravissement, dans cette même étude, une autre phrase, où je me trouve : « N’était-ce pas la condition même du réalisme de son esprit concret, où les fumées du songe n’avaient point droit d’asyle dès lors qu’il s’agissait d’œuvrer… » Car je n’admettais pas, si jeune encore que je fusse en ce temps, que je ne pusse et dusse être utile. La poésie, la littérature même, me paraissaient les fleurs d’une vie désœuvrée ; et j’avais l’oisiveté en horreur.

Me voici amenée à préciser déjà certains traits de mon caractère qui ne s’accentuèrent et dont je ne pris conscience que par la suite. Mon opposition avec madame Parmentier, malgré la grande affection que je pouvais avoir pour elle, m’aida beaucoup. Nous nous développons dans la sympathie, mais c’est en nous opposant que nous apprenons à nous connaître. Cette opposition n’avait du reste rien de commun avec celle qui m’animait contre mon père et qui s’aggravait alors de mépris. Je n’avais pour madame Parmentier que de l’estime. En dépit de cette opposition, je m’entendais avec elle à merveille, et elle ne laissait pas d’être sensible au zèle que j’apportais au travail. Cependant j’avais également besoin d’autres leçons que les siennes, et maman recourut à un professeur pour l’histoire et la géographie. Le docteur Marchant, si surmené qu’il fût, consentit à me donner une heure tous les deux jours, pour les sciences. Ces leçons avaient lieu chez lui, le soir, et se prolongeaient souvent en causeries où je trouvais plus grand profit encore que dans les leçons elles-mêmes.

Le docteur Marchant possédait tout ce qui manquait à mon père : et d’abord une valeur réelle, des connaissances solides et le parfait mépris des feintes et du faux semblant. Son aspect bourru cachait une nature très tendre. L’admiration que j’avais pour lui n’empêchait pas que je ne m’opposasse également à lui, mais pour d’autres raisons encore. Comme les entretiens que j’avais avec lui ne prirent point fin avec mes examens mais reprirent par-delà de plus belle, il est possible que ce que je vais en dire se reporte plutôt à 1914, ou même un peu plus tard, et que ne devinssent sensibles qu’à mon esprit un peu mûri certains traits de son caractère avec lesquels je ne pouvais m’accorder. Son dévouement, son désintéressement absolus, cette sorte d’ardente charité qui le penchait vers les souffrances, tout cela reposait sur un nihilisme désespéré. Quant à moi, chez qui les sentiments religieux n’avaient jamais été bien vifs (et ceux qu’affectait mon père suffisaient à m’en dégoûter), je cessai très vite de croire à quoi que ce fût d’irréel. Mais, tandis que le docteur Marchant acceptait la profonde misère des hommes, « que nous pouvons tout au plus adoucir un peu », disait-il, je ne pouvais admettre que là se bornât notre espoir. Il me traitait de chimérique lorsque je parlais d’une amélioration possible de l’état social, et cela me faisait enrager ; j’en parlais alors comme une enfant et ce que j’en disais, évidemment, prêtait à sourire. Je le sentais ; mais j’en tenais pour ma « chimère ». Je tenais ferme. Cet espoir qui m’habite a dirigé ma vie. Il était, en ce temps, bien vague encore et j’aurais peut-être mieux fait d’attendre pour en parler ; je l’ai fait par impatience.

Je relis ce que je viens d’en dire et qui me satisfait bien peu. Dès que l’on ne fait plus partie d’une église, combien hasardeuse, incertaine et osée paraît toute profession de foi ! Je viens de lire dans une revue américaine les réponses à une enquête : « What do you believe ? » Cette question était adressée aux plus illustres écrivains, savants, hommes d’États, financiers, industriels, etc., de tous les pays. Seuls ont paru répondre avec assurance ceux qui se rattachent à l’orthodoxie catholique. Mais la vraie réponse des autres, c’est leur œuvre entière, c’est leur vie. On peut rester tâtonnant lorsqu’il s’agit de parler et résolu dès qu’il s’agit d’agir. Je n’ai que faire des théories, et crois savoir très bien ce que je veux, encore que je sache très mal le dire. Du reste, s’il m’était possible de l’exprimer en quelques phrases, je n’aurais pas entrepris ce long récit.

Madame Marchant avait été l’amie d’enfance de ma mère. Modeste jusqu’à l’effacement, presque insignifiante, du moins la voyais-je telle à cette époque de ma vie, car j’avais en ce temps peu de goût pour découvrir ce qui se cache sous l’apparence des êtres et méprisais la modestie ; si mon père représentait pour moi le type d’homme que je ne voulais pour rien au monde épouser, madame Marchant représentait le type de femme que je ne voulais point être. Rien ne justifiait à mes yeux l’amour que lui témoignait le docteur ; elle me paraissait négligeable. Elle vivait dans l’ombre et la dévotion de son mari. Le ménage était assurément des plus unis, en dépit des cyniques propos du docteur qui tenait le mariage pour « une institution ridicule ». Il ne craignait pas de prononcer ces mots devant moi, si jeune que je fusse alors, et malgré les regards courroucés de mon père qui professait le plus grand respect pour « cette institution sacrée ».

Instruite de bonne heure par ma mère qui ne pensait pas que l’ignorance pût être jamais de quelque profit que ce soit, je savais que les enfants ne sont pas les fruits spontanés du sacrement du mariage ; j’avais compris aussi que les rapports charnels qui permettent la procréation se passent souvent de l’approbation de l’Église et de la loi. Mais, dès l’instant que les gens étaient mariés, pourquoi certains couples demeuraient-ils stériles ? C’est ce qui me préoccupait beaucoup, et particulièrement lorsque je pensais au ménage de nos amis Marchant.

— C’est une question affreusement indiscrète, — me dit ma mère, lorsque je la lui posai. — Tu sais bien que je ne refuse presque jamais de te répondre… Mais d’abord il y a beaucoup de ménages qui préfèrent ne pas avoir d’enfants.

— Pourquoi ?

— Mais, mon petit, pour une quantité de raisons morales ou matérielles plus ou moins valables.

— Comment font-ils pour ne pas en avoir ?

— Cela, tu n’as vraiment pas à le savoir maintenant, — dit maman en rougissant un peu, non tant sans doute de ma question que de son refus d’y répondre.

J’avais pourtant posé cette question le plus ingénument du monde et sans du tout en soupçonner l’indécence. N’ayant encore, du désir sexuel et de la volupté, que l’idée la plus confuse, la question des rapports conjugaux m’inquiétait beaucoup moins que celle de la progéniture.

— Tu crois que les Marchant préfèrent ne pas avoir d’enfants ? — demandai-je.

— Non, je ne le crois pas, — dit maman ; et bien vite elle ajouta : — Mais on n’obtient pas toujours ce que l’on souhaite.

— Alors tu crois qu’ils voudraient bien avoir des enfants, mais qu’ils ne peuvent pas ?

— Mon petit, tu vois comme c’est dangereux de commencer à te répondre, — dit maman, la main sur la poignée de la porte et battant en retraite. — Tu veux toujours en savoir davantage.

Le fait est que ces quelques phrases de maman me laissaient bien insatisfaite. Et, comme la question restait pendante en mon esprit, je résolus, avec l’intrépidité cynique et ingénue de mon jeune âge, de m’en ouvrir directement au docteur ; mais il fallait pour cela me trouver seule avec lui, et madame Marchant assistait presque toujours aux leçons. Cette conversation se trouva donc remise à par-delà les vacances.

Celles-ci, que je passai en Bretagne, auprès de mes cousins X…, furent presque toutes occupées par la lecture.

Les questions d’ordre sexuel, sur lesquelles certains peuvent s’étonner ou se scandaliser de me voir m’attarder dans ce récit, étaient bien aussi celles qui m’intéressaient particulièrement dans les livres que je lisais. À ma curiosité ne se mêlait du reste aucune sensualité. Il avait fallu tout le prestige de la voix de Sara pour me faire prendre goût à la poésie de Baudelaire. Une sorte de crainte instinctive m’écartait des images licencieuses, de tout ce qui respire le désir ou le plaisir. Je n’étais pas sentimentale non plus… Non, ce qui occupait mon esprit, c’est tout ce qui touchait à ce qu’on appelle pompeusement : les prérogatives de la femme. J’ai dit que je ne m’intéressais guère aux romans. Les peines de cœur ne me paraissaient pas valoir la peine qu’on prend à les peindre. Mais, pour qu’un livre trouvât grâce à mes yeux, il suffisait parfois d’une simple phrase, comme cette déclaration que je trouvai dans l’absurde Jane Eyre et copiai tout aussitôt dans un cahier que je réservais à cet usage et sur lequel, en guise de titre, j’avais inscrit les deux lettres : IF, en souvenir de la Ligue pour l’Indépendance Féminine et de mes deux premières amies.

« Il est vain de dire que les créatures humaines doivent trouver leur contentement dans le repos ; ce qu’il leur faut, c’est l’action, et elles la créeront si la vie ne la leur fournit pas. Il y a des millions de gens condamnés à une vie plus tranquille que la mienne, et des millions sont en état de silencieuse révolte contre leur sort. Personne ne sait combien de rébellions (indépendamment des rébellions politiques) fermentent dans la masse vivante qui peuple la terre. Les femmes, on les suppose calmes généralement ; mais les femmes sentent, tout comme les hommes ; elles ont besoin d’exercer leurs facultés et, comme à leurs frères, il leur faut un champ d’action pour leurs efforts. Autant que les hommes, elles souffrent d’une contrainte trop stricte, d’une stagnation trop absolue. C’est par étroitesse d’esprit que leurs compagnons plus favorisés prétendent qu’elles doivent borner leurs soins à la cuisine et à la couture, aux arts d’agrément et à la broderie. Il n’y a aucune raison de les condamner ou de se moquer d’elles lorsqu’elles aspirent à plus d’action ou à plus de savoir que l’usage n’a décrété qu’il convenait à leur sexe.[(3)](#3) » (Jane Eyre, chap. XII.)

De tous les livres que je lus alors, aucun n’occupa plus longtemps ma pensée que Clarissa Harlowe. Malgré mon peu de goût pour les fictions, c’est sans en sauter une ligne que je lus les cinq volumes de ce roman jadis célèbre et qui ne trouve aujourd’hui, je crois, plus beaucoup de lecteurs. Sans doute eut-il sur moi une influence considérable (pas tout à fait, je pense, celle que pouvait souhaiter Richardson) ; c’est pourquoi je dois en parler. J’y remarquai d’abord que tous les malheurs de Clarissa viennent de sa dévotion, de sa soumission à ses parents, de son respect pour son odieux père. Il fallait bien tout l’art de Richardson, pensai-je, pour que cette humilité excessive ne suffît pas à la rendre ridicule à nos yeux. En la douant de toutes les vertus, en la faisant infiniment supérieure à son père, le romancier rendait d’autant plus révoltante la soumission de cet ange à l’autorité monstrueuse de cet être borné.

Mais bien plus encore m’indignait l’insigne importance accordée, dans ce livre, à la chasteté. Encore que Clarissa ne se montrât jamais de vertu plus triomphante qu’après qu’elle eut été lâchement déflorée, cette assimilation de l’honneur à la pureté me paraissait proprement inadmissible. En ce temps je ne pouvais savoir combien souvent, dans l’abandon charnel, l’âme même se démantèle. Il entrait du reste beaucoup de résolution et de parti pris dans mes indignations d’alors, et mes réactions les plus sincères devaient bientôt m’apprendre combien je demeurais différente de ce que j’avais la prétention d’être. Quoi qu’il en fût, je protestais qu’une femme peut être vertueuse autrement que par sa réserve et que le plus ou moins d’honnêteté réside ailleurs que sur le plan des rapports charnels. Tout ceci se ressentait beaucoup encore des conversations avec mes deux amies, où nous poussions jusqu’au défi notre mépris du convenu et de l’opinion du grand nombre. Nos propos étaient d’autant plus hardis qu’ils n’entraînaient point la participation de nos sens. Toutes trois nous admettions que l’accouplement pût se passer d’autorisation légale ; toutes trois nous nous déclarions volontiers résolues à la maternité en dehors du mariage ; mais si, moi du moins, je parlais aussi aisément et légèrement de l’amour, c’est que je ne songeais qu’à ses suites ; c’est que j’ignorais la volupté et n’avais même aucune appréhension du plaisir, de sorte que je pensais pouvoir disposer toujours librement de moi-même. Certainement, mon trouble auprès de Sara eût pu m’avertir ; mais s’il étourdissait tout mon être, c’était de façon trop vague pour que j’y pusse alors reconnaître précisément du désir. Si quelque initiation précoce ne vient pas le localiser, le désir peut rester épars et ne se manifester d’abord que par un insolite désarroi. Après tout, ce que j’en dis n’était peut-être vrai que pour moi. Sara, je crois, était beaucoup moins innocente et sans doute à l’attrait de sa beauté s’ajoutait-il celui d’une lasciveté secrète ; et c’était là, je crois, ce qui me troublait.

Je connaissais le docteur Marchant depuis ma plus tendre enfance et suis restée longtemps sans comprendre pourquoi ma mère ne l’avait pas épousé de préférence à mon père. Mais une conversation avec maman, et plus tard son journal m’apprirent que le docteur Marchant lui fut présenté par mon père, et que tout d’abord le docteur lui avait beaucoup déplu. Évidemment, il peut paraître très froid à première vue ; mais c’est, je crois, qu’il a beaucoup à se défendre contre les entraînements de son cœur. Dès qu’il se laisse aller, son regard se charge de tendresse. Je l’entendais traiter de « matérialiste » par mon père, et de « pessimiste » par ma mère, longtemps avant de savoir ce que ces mots voulaient dire. Quand, plus tard, je commençai de discuter avec lui, c’est contre son pessimisme seulement que je protestais.

— Mais, mon petit (il m’appelait « mon petit », comme faisait ma mère), je ne te blâme pas d’avoir ces idées-là, — me disait-il lorsque je déclarais que mieux vaudrait tâcher d’empêcher la misère que de chercher seulement à la soulager. — C’est de ton âge. On rêve à des réformes de la société, à des répartitions plus équitables. Mais les systèmes les meilleurs ne rendront pas les hommes moins mauvais. — Et il se plaisait à citer le mot de Chamfort : « Quiconque, à quarante ans, n’est pas misanthrope, n’a jamais aimé les hommes », ajoutant qu’il avait décidément passé la quarantaine.

À ce moment, nous étions seuls, par grand hasard, le docteur et moi ; il dit encore :

— À combien de gens ne nous intéressons-nous pas, simplement parce que nous les voyons souffrants et misérables ; lesquels, guéris et fortunés, nous paraîtraient aussitôt répugnants. Allons ! la voici qui pleure…

En ce temps-là, je pleurais encore pour un rien, en dépit de ma volonté, si tendue qu’elle pût être, et cela me fâchait beaucoup contre moi-même. Cette fois encore, je n’avais pu retenir mes larmes ; mais c’était d’indignation que je pleurais et de dépit de ne trouver rien à répondre, ou, du moins, de ne pouvoir exprimer les pensées qui se pressaient en moi et naissaient non point tant dans ma tête, me semblait-il, que dans mon cœur. Je n’étais pas si jeune que je ne pusse me douter déjà que nombre des maux dont souffrent les hommes sont dus non point tant à des causes réelles, qui en elles-mêmes n’auraient rien de bien douloureux, qu’aux jugements que l’on porte sur elles. Je venais de lire Adam Bede avec madame Parmentier et songeais en particulier à la détresse d’Hetty Sorrel. Je ne consentais point à la considérer comme coupable pour s’être laissé séduire, puis pour avoir abandonné désespérément son enfant, accablée qu’elle était par la condamnation que d’avance elle sentait peser sur elle. Ce qui me paraissait condamnable, c’était d’abord l’amant qui l’avait abandonnée, puis la société qui faisait peser sur elle seule une réprobation que méritait surtout son séducteur. J’eusse voulu la citer en exemple ; mais je doutais que le docteur Marchant eût lu ce livre, et c’est avec madame Parmentier que je repris et poursuivis la discussion.

— Vous auriez condamné Hetty Sorrel ?

— Je ne me sens le droit de condamner personne.

— Ce n’est pas une réponse. On propose un cas particulier et vous vous réfugiez dans des généralités.

— Je crois que j’aurais eu pitié d’elle, comme eut pitié d’elle Dinah Morris, tout en la reconnaissant coupable.

— Coupable de quoi ?

— À quoi sert de le demander ? Coupable d’abord de s’être laissé séduire, puis d’avoir abandonné son enfant.

— Ce n’est qu’à contrecœur qu’elle l’abandonne et parce qu’elle ne pouvait faire autrement. C’est le jugement de la société qui la force à commettre ce crime. Elle sait qu’il n’y a plus de place, dans la société, ni pour elle, ni pour son enfant. C’est cela que je trouve monstrueux.

— J’ai pitié d’elle parce qu’elle se repent.

— Et elle se repent parce que Dinah Morris lui fait espérer que le pardon de Dieu suivra sa repentance. Mais la vraie criminelle, ce n’est pas Hetty, c’est la société ; et quand on pense que c’est au nom de Dieu que la société la condamne !…

— Voyons, Geneviève, vous ne pouvez pas l’approuver.

— Je la plains de tout mon cœur ; mais c’est la société que je désapprouve… Madame Parmentier, je voudrais savoir… Vous trouvez que c’est très mal d’avoir un enfant sans être mariée ?

— C’est très mal de mettre au monde un enfant destiné à être malheureux.

— Pourquoi forcément malheureux ?

— Comment ne serait pas malheureux un enfant sans père ?

— Oh ! madame Parmentier, ce n’est pas à moi qu’il faut dire cela ; vous ne me parleriez pas ainsi si vous connaissiez bien mon père. Et, du reste, faut-il vraiment que le père soit un mari, pour aimer son enfant ?

Madame Parmentier reprenait sans me répondre :

— Un pauvre enfant qui risque de n’être accueilli nulle part, de recevoir partout des rebuffades et des affronts.

— Eh ! c’est cela précisément qui m’indigne. Ne trouvez-vous pas monstrueux que…

Mais elle continuait sans m’entendre :

— De sentir mépriser sa mère et, ce qui est encore pis : de devoir la mépriser lui-même.

— Oh ! madame Parmentier, comment pouvez-vous dire cela ? Alors, selon vous, pour avoir le droit d’avoir des enfants, une femme doit consentir à lier toute son existence à un homme que peut-être elle ne pourra pas continuer d’aimer ?

— Elle n’a qu’à le bien choisir.

— Et si encore c’était elle qui choisissait ! Mais vous savez bien que le plus souvent elle ne peut que se laisser choisir.

— Elle reste libre de refuser, si celui qui la demande en mariage ne lui plaît pas.

— Elle peut s’illusionner d’abord, comme je crois qu’a fait ma mère.

— Geneviève, vous ne devez pas juger vos parents. Je ne connais que peu votre père ; mais il m’a paru charmant.

— Lorsqu’elle l’a épousé, il paraissait charmant à ma mère.

— Je considère votre mère comme une épouse irréprochable.

— C’est-à-dire qu’elle s’est toujours sacrifiée. Approuvez-vous quelqu’un de grand mérite, comme ma mère, de se sacrifier toujours à quelqu’un qui ne le vaut pas ?

— Un ménage uni ne va jamais sans de petits sacrifices réciproques, qui grandissent et embellissent celui qui les fait.

— Madame Parmentier… Pourquoi appelle-t-on : tromper son mari, le seul fait de ne pas lui être fidèle ? Cela peut pourtant bien aller sans tromperie. Et ne le trompe-t-on pas davantage, et soi-même avec, en lui restant fidèle sans plus l’aimer ?

— Certainement pas. Quelles questions vous me posez là ! On peut ne plus s’aimer autant qu’aux premiers jours ; mais aimer un autre homme, c’est là que tromper commence. Quant à moi je n’ai jamais eu de mérite à demeurer fidèle, car je n’ai jamais cessé d’aimer mon mari. Mais, même en aimant un peu moins, le mariage contient une promesse de rester fidèle à la foi jurée.

— Aussi je préfère ne jurer point.

Sans doute ai-je beaucoup simplifié cette conversation, qui fut longue. Elle eut lieu au printemps en 1914. Je me souviens d’un énorme bouquet de lilas, sur la grande table de la bibliothèque où nous nous tenions ; il répandait un parfum si fort que madame Parmentier me demanda d’ouvrir la fenêtre, bien que l’air du dehors fût encore froid. J’aurais peut-être dû dépeindre les lieux, et madame Parmentier, et moi-même ; mais ce n’est pas un roman que j’écris, et les descriptions ne m’importent guère, dans les livres d’autrui non plus.

J’avais passé en novembre la seconde partie de mon baccalauréat ; car je m’étais fait stupidement recaler en juillet. La joie de mon père, en apprenant mon échec, avait été comme un coup de fouet à mon amour-propre et je redoublai de zèle. Gisèle, qui préparait le même examen, avait été reçue aussitôt. Je la revoyais de temps à autre ; mais madame Parmentier ne favorisait pas nos rencontres. La liberté de mes propos pouvait l’amuser, mais l’effrayait un peu pour sa fille. Pourtant Gisèle ne se laissait guère influencer, et non plus par moi que par sa mère, encore qu’elle l’adorât ; mais elle savait au besoin lui tenir tête, sans élever jamais la voix, avec obstination et avec une douceur désarmante, de sorte que c’était toujours madame Parmentier qui cédait.

Nous avions, Gisèle et moi, beaucoup d’idées communes, et c’étaient précisément les plus hardies, ce qui me donnait beaucoup d’assurance, car j’avais grande confiance en sa sagesse que je reconnaissais bien supérieure à la mienne et incapable de ces excès où mon humeur souvent m’entraînait. Gisèle apportait à tout ce qu’elle entreprenait une pondération singulière ; son intelligence dominait de très haut et modérait les entraînements de son cœur. Je ne la vis jamais céder rien à la vanité ; et, précisément parce que sa beauté et son esprit lui eussent assuré tous les succès dans le monde, elle se refusait d’y aller et déclarait vouloir pousser plus loin ses études. La philologie l’attirait, « ne serait-ce qu’en souvenir de mon père, à qui je crois que je ressemble beaucoup », me disait-elle. J’étais également décidée à continuer de m’instruire, n’admettant pas, non plus que Gisèle, de demeurer désœuvrée. Et, de plus en plus, nous prétendions assurer notre indépendance et n’avoir à compter sur l’aide ni de parents, ni d’un mari ; « ni d’un amant », ajoutions-nous. Car le déshonneur, selon nous, n’était pas d’avoir un amant, mais de « se faire entretenir ».

— Présentement s’ouvrent aux femmes un certain nombre de carrières dans lesquelles je pourrais espérer réussir, — disais-je à Gisèle. — Mais ce sont des professions où le mieux que la femme puisse, c’est de faire oublier qu’elle n’est pas un homme. Ce que je voudrais c’est… Enfin je cherche une situation qui ne puisse être occupée que par une femme. Je suis convaincue que les femmes sont capables de beaucoup plus et de bien autres choses qu’on ne le pense généralement et qu’elles ne le savent elles-mêmes. Jusqu’à présent on ne leur a jamais laissé la possibilité de manifester leur valeur. Je voudrais, vois-tu, inventer une carrière qui me permît d’aider les femmes en leur apprenant à se connaître, à prendre conscience de leur valeur.

— Mais comment ? Mais par quel moyen ?

— Je ne sais pas encore. Du moins tu ne ris pas de moi. Ce que je te dis ne te paraît pas trop absurde ?

— Pas absurde du tout. Mais je crois que le plus grand nombre de femmes se trouvent parfaitement satisfaites de la dépendance où les maintient la flatteuse galanterie des hommes. Ce qu’il faudrait d’abord obtenir, c’est qu’elles-mêmes souhaitassent changer.

— Tu ne trouves pas que ces hommages mêmes que les hommes rendent au « beau sexe » ont quelque chose d’avilissant ?

— Oui, d’avilissant pour les hommes.

— Et qu’une femme peut aspirer à mieux qu’à éveiller des désirs, à se faire adorer, à s’assujettir un homme ou des hommes ?

— Sans compter que cela doit être terriblement encombrant, cette adoration. Si je ne pensais pas comme toi, je ne chercherais pas à m’instruire.

— Écoute, Gisèle : je crois fermement qu’il y a beaucoup de femmes capables ; qu’il y a beaucoup plus de valeur qu’on ne croit parmi les femmes ; et que toute cette valeur reste inemployée, parce qu’on ne la connaît pas, parce qu’elle-même ne se connaît pas, parce que jusqu’à présent on ne l’a jamais appelée à se manifester, à se produire.

— Oui, mais je crois aussi qu’il peut entrer beaucoup de valeur et de vertu dans la soumission.

— C’est précisément contre cette soumission que je proteste. Dans la soumission cette valeur reste sous le boisseau. Les qualités féminines peuvent être différentes de celles des hommes sans être pour cela inférieures. Pourquoi soumettre celles-ci à celles-là ?

— Si les femmes n’étaient point belles et ne se sentaient pas désirées, elles prétendraient à mieux qu’à plaire.

— Combien je t’aime, Gisèle, de ne pas t’en tenir à ta beauté !

— Je ne sais pas si je suis belle ; je ne veux m’inquiéter que des qualités et des défauts de mon esprit. Pourtant j’avoue que je souffrirais beaucoup d’être laide et que j’aurais moins de cœur au travail s’il devait n’être pour moi qu’une compensation.

— Ce n’est pas seulement plus d’instruction que je voudrais pour la femme, mais plus d’initiative, plus de courage, plus de décision.

— Les lois nous en permettent bien peu.

— À propos… Je voudrais faire mon droit. Quelle belle expression, tu ne trouves pas ? « Faire son droit ! » Si seulement cela voulait dire un peu plus que simplement suivre des cours ! Les droits de la femme, je voudrais apprendre à parfaitement bien les connaître ; et pas seulement tels qu’ils sont en France ; pour pouvoir mieux donner ensuite, à un tas de femmes, la conscience de leurs pouvoirs.

— Et de leurs devoirs, je suppose.

— Évidemment. Qui peut plus, doit plus ; oui, je sais. Quelle belle chose pourtant ce serait d’assumer de nouveaux devoirs ! Et d’éveiller chez d’autres femmes le désir de les assumer. Je crois qu’il y a en nous beaucoup de possibilités et de besoins qui s’ignorent, qui sommeillent dans l’attente, et que souvent il suffirait d’un appel pour les éveiller. Je voudrais dire à chaque femme ce que, depuis quelque temps, chaque matin je me dis à moi-même : IL NE TIENT QU’À TOI.

— De faire quoi ?

— Oh ! n’importe. Je pense à ce récit de l’Évangile, lorsque le Christ dit à la femme paralytique : « Lève-toi, prends ton lit et marche. » Et la femme aussitôt se lève et commence à marcher.

— Hélas, Geneviève, tu n’es pas le Christ, pour faire des miracles ; tu ne feras pas marcher les impotents.

— Je ne peux ni ne veux croire aux miracles. Si la femme se lève, c’est qu’elle pouvait se lever. Elle pouvait, mais elle ne savait pas qu’elle pouvait. Il fallait cette injonction, et il suffisait d’elle, pour lui donner conscience de son pouvoir. Jusqu’où s’étend ce pouvoir de la femme, c’est ce que je voudrais d’abord apprendre à bien connaître, pour me garder de l’inviter à rien, d’exiger rien, que je ne sois certaine qu’elle puisse obtenir. Et naturellement c’est sur moi-même d’abord que je veux éprouver la force et la vertu de cette exigence.

Gisèle alors m’attira contre elle et m’embrassa sur le front :

— Je ne peux que te redire les paroles du Christ que tu citais : Lève-toi et marche. Il ne tient qu’à toi.

Ce n’est que quelques mois plus tard que je pus avoir avec le docteur Marchant l’importante conversation que, depuis longtemps, je me promettais. Leçons et entretiens réguliers avaient repris par-delà mes examens. Madame Marchant y assistait toujours ; mais elle venait d’être appelée à Bayonne auprès d’une parente âgée, et le docteur attendait le moment de ses courtes vacances pour l’y rejoindre. Ceci se passait donc en juillet.

Je crains que l’on ne trouve bien hardis pour une jeune fille de dix-sept ans les propos que je vais rapporter ; mais je répète que tout ce que je pouvais alors penser et dire restait parfaitement théorique. Ma pensée seule allait de l’avant, et d’autant plus audacieusement qu’elle ne s’inquiétait nullement du non-assentiment de mes sens. Le cynisme que j’affectais ne m’était pas naturel ; je m’y forçais et devais, pour parler comme je faisais, prendre beaucoup sur moi. Je me félicitais alors de la victoire que je remportais sur moi-même en triomphant ainsi de ma réserve, de ma timidité, de ma pudeur. Tout cela m’apparaît aujourd’hui comme une sorte de comédie pour laquelle je fournissais à la fois la mise en scène, le débat et l’applaudissant spectateur. Donc, certain soir que je me trouvais seule avec le docteur Marchant, dans son cabinet de consultations où il me recevait comme à l’ordinaire et où j’étais venue le retrouver à huit heures et demie avec la ferme intention de lui parler, j’attendais le moment propice. Le temps passait. Je fis comme Julien Sorel : je me donnai jusqu’à neuf heures cinq, me répétant :

— Si je laisse l’aiguille des minutes dépasser ce point sans avoir abordé le sujet qui me tient à cœur, je saurai que je suis lâche et que, à l’avenir, je ne pourrai compter sur moi.

Le docteur, il m’en souvient, parlait alors précisément d’hérédité, m’exposait les lois de Mendel, disait les caractères qui sont ou non transmissibles. J’attendais qu’il reprît souffle, ce qu’il fit à neuf heures quatre. Alors, bien vite, avant qu’il n’ait eu temps de repartir, fermant les yeux, serrant les poings, comme lorsque je plongeais du haut du tremplin avant de très bien savoir nager, je m’élançai, le cœur battant au point que je doutais de pouvoir aller au bout de ma phrase :

— Oncle Marchant (c’est ainsi que je l’appelais), je voudrais savoir si vous n’avez pas voulu avoir d’enfants, ou si c’est que vous n’avez pas pu en avoir ?

Il eut un rire, un peu forcé, me sembla-t-il.

— Eh bien ! pour une « mutation brusque… » — dit-il, par allusion à ce qu’il venait de m’enseigner. Et, comme rien ne suivait :

— Vous préférez, je vois, ne pas me répondre ; ou bien n’osez-vous pas ?

Il prit soudain un ton très grave :

— Mon petit, je peux bien t’avouer que la tristesse de n’avoir pas d’enfants a été, pour ta tante et pour moi, la seule ombre de notre ménage. La seule, — reprit-il un peu solennellement ; — mais elle est de taille. Les années passent ; nous voyons tous deux naître et grandir les enfants des autres et nous ne pouvons, elle ni moi, nous consoler de n’en point avoir. Tu vois que je ne crains pas de te parler franchement. Quant aux causes de cette… — Il hésita un peu, comme s’il cherchait un mot ; il trouva : « stérilité », qu’il employa comme à contrecœur et les traits du visage un peu contractés, — tu me permettras, je suppose, de ne pas te les dire. Et, du reste, tu n’as que faire de les savoir.

— Ce qui m’importe, — repris-je, — c’est d’apprendre qu’il ne suffit donc pas ici de vouloir, pour pouvoir.

Le plus difficile restait à dire ; je crus un instant que le cœur me manquait ; puis, ressaisissant tout mon courage :

— Oncle Marchant, il faut que je vous dise… Je voudrais avoir un enfant.

— Tu es encore un peu jeune pour le mariage, — dit-il en souriant de nouveau. — Mais bientôt, jolie comme tu l’es et avec les relations de ton père (ceci avec un peu d’ironie, comme toujours lorsqu’il parlait de papa) les maris se proposeront d’eux-mêmes, et tu n’auras que l’embarras du choix.

— Peut-être… Mais je ne veux pas me marier.

— Oh ! oh ! — fit-il presque sarcastiquement en allumant une cigarette pour paraître plus à son aise, car manifestement le tour que prenait la conversation le gênait, — c’est de l’anarchie. — Il tira quelques bouffées, puis : — Après tout, cela ne m’étonne pas de toi.

Comme il n’ajoutait rien, je demandai :

— Vous trouvez cela très mal ?

Il prit un temps.

— À vrai dire : non. Je trouve cela très imprudent, ce qui n’est pas la même chose. Tu n’as sans doute pas encore envisagé les énormes difficultés qui rendent cela presque…

Je ne le laissai pas achever et, du plus calme que je pus :

— Il n’y a pas difficulté qui tienne, lorsqu’on est résolue comme je le suis.

Alors, sur un ton tout différent et comme pour couper court :

— Écoute, mon petit : tu n’es encore qu’une enfant. Nous reparlerons de cela dans quelques années, si ta résolution n’a pas changé.

Il se leva, estimant, je pense, que la conversation avait assez duré et qu’à présent je devais partir. Mais je restais assise. Alors il commença d’arpenter la pièce, puis, brusquement, s’arrêtant en face de moi :

— Mais peut-on savoir pourquoi tu refuses de te marier ? c’est tout de même tellement plus simple.

C’était plus simple aussi de ne pas répondre. Je ne pouvais donner toutes mes raisons ; il eût ensuite fallu discuter… Je me tus. Il fit de nouveau quelques pas vers le fond de la pièce, puis, revenant vers moi :

— Mais d’abord, pour faire un enfant, il faut s’y mettre à deux, tu le sais.

— Je le sais.

— Tu aimes quelqu’un ?

— Je sais aussi que, pour cela, il n’est pas précisément besoin d’amour.

— Enfin tu as quelqu’un en vue ?

Il était de nouveau en face de moi. Il me regardait. Je levai les yeux vers lui, et, dans un grand effort, murmurai :

— Oui : vous.

Il partit d’un grand éclat de rire, très factice me sembla-t-il, et s’écria :

— Ah ! ça, par exemple ! — Puis s’étant levé et arpentant la pièce à grands pas, répéta par deux fois : — ça, par exemple ! — en haussant les épaules. Il ajouta, tourné vers moi : — Et depuis quand t’es-tu mis cette absurdité dans la tête ?

Je demeurai très calme et demandai simplement :

— Absurdité… pourquoi ?

Il répéta, très haut :

— Pourquoi ? Pourquoi ?… — Puis, plus bas mais nettement, sèchement : — Parce que j’aime ma femme. À présent, suffit, n’est-ce pas ? — et sortit sans me dire adieu.

Mon cœur battait. J’avais le feu au visage et me sentis soudain un violent mal de tête. Je ne partis pourtant pas aussitôt, et bien m’en prit car mon oncle Marchant revint quelques instants après. Il s’approcha de moi et posa tendrement sa main sur mon épaule. Quand je le regardai, je vis qu’il s’était passé de l’eau sur le visage.

— Voyons, mon petit, — dit-il d’une voix presque tendre, — tu devrais pourtant comprendre que je ne veux pas faire de peine à ta tante. Non ! mais vois-tu cela ? Que j’aie un enfant qui ne serait pas d’elle, après qu’elle regrette déjà tant de n’avoir pas pu m’en donner ? Mais ça lui crèverait le cœur.

Sa main me caressait l’épaule ; mais à présent j’avais baissé la tête. Je me levai.

— Allons ! — dit-il ; — quittons-nous bons amis tout de même. Mais… non ; ce soir tu mérites que je ne t’embrasse pas.

Je serrai la main qu’il me tendait ; et, brusquement, irrésistiblement, posai sur cette main mes lèvres ; puis m’enfuis.

À vrai dire, c’est à partir de cet instant seulement que je commençai d’aimer le docteur Marchant, ou, plus exactement : de me figurer que je l’aimais. Je crois que je l’aurais soudain détesté tout au contraire s’il avait abondé dans mon sens. En tout cas, mon embarras eût été extrême et j’aurais dû furieusement « prendre sur moi » ; car mon être physique n’approuvait nullement cette embardée de mon esprit. Et, de même, mon esprit s’irritait de cette retenue, prétendait passer outre ; et j’enrageais de me sentir malgré moi si pudique et si réservée. Quelle enfant je pouvais être encore ! naïvement convaincue que l’on pouvait disposer à son gré de son corps et de son cœur, je tenais en grand mépris les amoureux involontaires et prétendais n’aimer personne que je n’eusse résolu d’aimer. Aussi vainement, aussi absurdement aurais-je résolu de ne point laisser mes seins se gonfler. La vie avait encore tout à m’apprendre, et principalement ceci : c’est qu’il faut n’aimer point pour disposer de soi librement.

Je revis le docteur Marchant peu de temps après. Madame Marchant était de retour de Bayonne, mais, au bout de peu d’instants, elle se retira, contrairement à son habitude, ce qui me laissa croire que le docteur lui avait demandé de nous laisser seuls.

— Écoute, mon petit, — me dit-il aussitôt, — je ne voudrais pas que notre conversation de l’autre soir laissât la moindre gêne entre nous. Mais cela ne se peut que si tu acceptes que je ne prenne pas au sérieux ce que tu m’as dit.

Il était assis devant sa table et parlait sans me regarder. La lampe éclairait en plein son beau front ; je regardais son visage, ses mains, tout son être, et me demandais : ai-je désir de l’embrasser ? de le serrer dans mes bras ? d’être enlacée par lui ?… J’étais bien forcée, en dépit de moi, de me répondre : non. Il prit un coupe-papier d’ivoire sur la table, en passa le tranchant sur ses lèvres ; et je ne souhaitai décidément pas être à la place du coupe-papier. N’importe ! Je décidai pourtant que j’aimais le docteur. Il reprit :

— Non, pas tout ce que tu m’as dit, peut-être : mais la dernière chose… inutile que je précise. Quant au reste… Écoute un peu, mon petit : il m’est arrivé souvent, très souvent, dans ma carrière, d’avoir à m’occuper de pauvres filles qui s’étaient laissé engrosser, par faiblesse, par maladresse ou par amour ; quelques-unes volontairement, et le plus souvent alors, avec l’espoir bien vain de s’attacher un amant. Presque toutes beaucoup plus à plaindre que tu ne sembles le croire. Mais jamais, jusqu’à présent, je n’ai rencontré de femme, de jeune femme, qui songeât à avoir un enfant sans songer d’abord à l’amour. Un enfant, c’est la conséquence, souhaitée ou non et pas inévitable, de quelque chose qui doit compter d’abord beaucoup plus que l’enfant ; de quelque chose dont tu as l’air, toi, de ne pas vouloir tenir compte. Pour ne pas trouver cela monstrueux (et, comme je risquais un geste, il répéta : oui, monstrueux !) j’ai besoin de me dire que tu es encore beaucoup trop jeune pour…

Je l’interrompis.

— Pas trop jeune pour avoir un enfant, tout de même ?

— Non, parbleu ! (J’aurais dû dire : hélas !) Mais pour parler d’en avoir.

Le docteur s’était levé et avait fait quelques pas dans la pièce. Il y eut un silence prolongé, que je me gardai d’interrompre.

— Je voudrais pourtant comprendre ce qui t’attire, — reprit-il enfin sur un ton d’agressive ironie en s’arrêtant devant moi. — Est-ce la grossesse ? Est-ce l’accouchement ?… Je puis t’affirmer que cela n’a rien de particulièrement délicieux.

Je me taisais toujours mais, à chacune de ses questions, remuais la tête en signe de dénégation. Il continuait :

— Est-ce l’enfant lui-même ? Son allaitement ? Le plaisir de changer ses langes ? De jouer à la poupée ?

Les questions du docteur me paraissaient absurdes. Si raisonnable d’ordinaire on eût dit qu’il perdait la tête. À vrai dire je n’avais jamais analysé les composantes de ma résolution mais, dans mon cas particulier, je crois qu’il entrait encore et surtout de la protestation ; oui : de la protestation contre un ordre établi que je me refusais à reconnaître, contre ce que mon père appelait « les bonnes mœurs » et, plus spécialement encore, contre lui, qui les symbolisait à mes yeux, ces « bonnes mœurs » ; un besoin de l’humilier, de le mortifier, de l’amener à rougir de moi, à me désavouer ; un besoin d’affirmer mon indépendance, mon insoumission, par un acte que seule une femme pouvait commettre, dont je prétendais assumer la pleine responsabilité, sans trop envisager ses conséquences. Je tâchai, bien confusément, d’expliquer un peu tout cela à Marchant. Mais les beaux arguments, que je tenais pour péremptoires tant que je les gardais par-devers moi, me paraissaient, à mesure que je les exposais, de plus en plus déplorablement enfantins. Sans doute ne méritaient-ils qu’un haussement d’épaules. Je fus presque surprise par le ton conciliant que Marchant prit pour me dire :

— Écoute, mon petit, pour une femme qui souhaite la liberté, te rends-tu compte de ce que c’est que d’avoir la charge d’un enfant ? Quelle dépendance ! Quel esclavage !

Et, comme je ne répondais rien :

— Têtue comme une mule, décidément, — fit-il en haussant les épaules.

— J’espérais de vous, je l’avoue, autre chose qu’une réprimande, — dis-je après un assez long silence.

— Tu espérais quoi ?… Un conseil… Je m’en vais t’en donner un très net : c’est de penser à autre chose.

À ce moment, on entendit ma tante approcher. Sans doute voulait-elle nous avertir, car elle faisait beaucoup plus de bruit qu’il n’était nécessaire, et même, à très haute voix, demanda qu’on lui ouvrît la porte, car elle avait les bras chargés. Craignait-elle donc de nous surprendre ? Du coup, j’interprétai différemment sa continuelle présence durant la leçon du docteur.

Elle apportait sur un plateau des verres et de l’orangeade, que nous bûmes tous trois presque en silence, ou ne disant plus que de ces banales fadaises où je la croyais cantonnée, parce que je m’y cantonnais devant elle.

Je ne voyais plus Gisèle que de loin en loin, je l’ai dit, mais restais extrêmement soucieuse de son opinion ; je lui reparlai de ma résolution.

— Non, je ne la désapprouve pas précisément, — me dit-elle, — mais décidément nous différons beaucoup. À cause de toi sans doute, je me suis longuement interrogée. Je crois, vois-tu, que je suis de ces femmes qui ne sont capables que d’un seul amour. Et je me dis : Alors pourquoi ne pas épouser celui que j’aimerai ?

Je repris :

— Quant à moi, je ne puis accepter de me donner toute à quelqu’un. Je me révolte à l’idée de devoir soumettre ma vie à celui qui me rendra mère, et je veux que lui, de son côté, reste libre. N’admets-tu pas qu’au lieu de se donner l’un à l’autre, on se prête ?

— Celui qui se prêterait à ce jeu, pour la femme si plein de conséquence, comment aurais-tu pour lui quelque estime ? — Et, comme je ne répondais rien, elle reprit : — Vois-tu, Geneviève, toutes tes belles théories, la vie se chargera de les bousculer, je le crois… Et ce sera tant mieux, — ajouta-t-elle, en souriant, puis fredonnant à demi-voix :

Nous tromper dans nos entreprises

C’est à quoi nous sommes sujets.

Le matin, je fais des projets

Et le long du jour des sottises.

— C’est de toi, ces jolis vers ?

— Penses-tu ! — dit-elle gaminement. — C’est un petit quatrain de Voltaire que je me répète volontiers et qui pourrait bien te convenir. Ma pauvre Geneviève, un jour tu te laisseras séduire, tout comme une autre, en dépit de tes belles résolutions ; ou, qui pis est, tu croiras découvrir dans ton séducteur une intelligence extraordinaire et des tas de vertus qui n’existeront que dans ton imagination. Tu sais pourtant bien déjà ce que c’est que de s’éprendre et qu’alors l’on n’est plus du tout maître de soi.

— Que veux-tu dire ?

— À présent je crois que, pour toi ni moi, il n’y a plus de danger d’en parler. Tu ne t’es pas rendu compte n’est-ce pas que, moi aussi, j’ai été folle de Sara ? Oui, malgré ma belle réputation de sagesse, complètement affolée ; ma seule sagesse était de le laisser moins paraître que toi ; mais je n’en dormais plus. Oh ! ne t’alarme pas ; il n’y a jamais rien eu entre nous ; mais, dans ses bras, j’aurais fondu comme du sucre. Heureusement, Sara ne s’en est pas doutée. Si je t’en parle à présent, et avec calme tu le vois, c’est seulement pour te demander : admettant que Sara fût un homme, l’aurais-tu laissée te faire un enfant ?

La confidence de Gisèle m’avait fort émue. Je pris un peu de temps avant de pouvoir répondre, mais avec assurance :

— Non.

— Pourquoi ? demanda Gisèle, qui ajouta tout aussitôt : Il est bien entendu que nous mettons ici de côté tout « respect humain », toute pudeur, et toute morale apprise ; mais plus on se dégage de celle-ci, plus il importe, je crois, d’être exigeant envers soi-même. Tu le penses aussi, n’est-ce pas ?

— Certainement, et, si je me force au cynisme, ce n’est pas du tout, tu le sais, pour m’octroyer plus de plaisir…

— Alors, réponds : pas d’enfant à l’image de Sara… pourquoi ?

— Parce que l’attrait physique est pour moi de moindre importance que certaines qualités de l’intelligence et du cœur, celles précisément que n’a pas Sara ; celles que je reconnais en toi.

— Dommage que je n’aie pas un frère, — s’écria-t-elle aussitôt, en riant.

Puis, pour ne rien laisser de douteux entre nous, je lui racontai mes deux conversations avec Marchant. Elle était redevenue très sérieuse.

— Écoute, — me dit-elle, — tu devrais parler de tout cela avec ta mère. Telle que je la connais, elle te comprendra très bien.

— Oui, j’y pense depuis longtemps, et je me promets de lui parler un jour ; un peu plus tard. Mais pas de ce que je viens de te dire du docteur Marchant…

— Pourquoi ?

— Je crois qu’il vaut mieux pas.

Une sorte d’instinct m’avertissait.

C’est à Châtellerault, en octobre 1916, où j’allais revoir ma mère peu de temps avant sa mort, que je pus avoir avec elle cette conversation que je me promettais depuis longtemps. Ainsi que je le dis en quelques mots dans le court avant-propos qui précède le journal de ma mère, paru sous le titre de L’École des Femmes, ma mère était allée donner ses soins aux contagieux dans un hôpital de l’arrière aussi dangereux dans son genre que le plus exposé des fronts. J’avais voulu d’abord l’accompagner ; elle s’y était refusée. Mais elle accepta que j’aille passer quelques jours auprès d’elle, entre deux services d’ambulance que je m’étais donnés pour tâche. Elle était donc, lorsque je la revis, en costume d’infirmière qu’elle ne quittait plus. L’hôpital était plein de malades ; par crainte des contagions, ma mère ne voulut pas m’y laisser entrer. Et comme je protestais qu’elle y entrait bien :

— Oui, mais nous autres infirmières, nous sommes immunisées, — me dit-elle en riant. — Songe donc ! après cinq mois… — C’était, je l’ai dit, très peu de jours avant sa mort. Elle me parut très fatiguée par le surmenage et les veilles ; mais, lorsque je lui dis qu’elle devrait prendre un peu de repos, elle protesta qu’elle ne s’était jamais mieux portée que depuis qu’elle n’avait plus le temps de songer à elle, et qu’il en était de même pour les soldats. — Et pour toi aussi, j’en suis sûre, — ajouta-t-elle.

Il est certain que j’allais beaucoup mieux, depuis que j’étais uniquement occupée par le service des transports de blessés. Mes troubles, mes inquiétudes de naguère, m’apparaissaient lointains déjà. Je n’y pensais plus, ou seulement pour en sourire, et c’est avec une parfaite tranquillité que je commençai de parler à ma mère du docteur Marchant.

— Je voudrais savoir ce que tu penses de lui, — dis-je.

— Mais je pense que c’est un médecin des plus remarquables et, de plus, un homme excellent.

— Oui, cela c’est ce que tout le monde dit de lui. Ce que je voudrais, c’est un jugement plus personnel.

Elle resta longtemps sans rien dire, regardant à ses pieds en souriant. Nous étions dans le jardin public de la ville. Il faisait très beau ce jour-là, et, malgré la saison avancée, l’air était presque tiède. Près de nous, des pigeons qui picoraient le pain qu’un promeneur leur avait jeté prirent leur vol. Elle me regarda en souriant davantage avec une légère contraction des traits qu’elle ne pouvait maîtriser.

— T’es-tu jamais doutée que j’aimais le docteur Marchant ? — commença-t-elle enfin d’une voix un peu tremblante. — Une telle confession de la part d’une mère, à sa fille, est sans doute bien… — Elle ne trouva pas de mot pour achever sa phrase et continua : — C’est un petit secret que je n’avais dit à personne ; et que je ne t’aurais jamais dit si j’avais à en rougir… Un secret qui ne tire guère à conséquence, puisque je n’ai jamais cherché son amour, à lui… Mais quand j’ai cessé de tenir à l’estime de ton père, c’est-à-dire quand j’ai cessé de l’estimer (je pense qu’ici je ne t’apprends rien)… eh bien, j’ai eu besoin de l’estime du docteur Marchant, et c’est elle qui m’a soutenue dans certaines heures tristes et difficiles.

— Alors, tu ne lui as jamais parlé ? Pourquoi ?… (Elle avait fait non de la tête, mais ne répondit pas au « pourquoi ».) — Et tu es bien sûre qu’il ne s’est douté de rien ?

Elle resta quelques instants silencieuse de nouveau, puis :

— Il y a quelqu’un qui, pourtant, s’est bien douté de quelque chose… C’est sa femme.

— Madame Marchant ?

— Oui : mon amie. Et c’est à cause d’elle que je n’ai jamais rien dit. Je ne voulais pas la faire souffrir.

— Sait-elle au moins ton sacrifice ?

— Mais, Geneviève, il n’y a pas eu de sacrifice. Tout était mieux ainsi.

Avec un peu d’impatience, je demandai de nouveau :

— Es-tu bien sûre que, lui, ne se soit douté de rien ?

Elle cessa de sourire :

— De presque rien. — Elle m’embrassa sur le front, et, souriant de nouveau, avec un geste de la main comme pour chasser ces souvenirs : — Mon cher petit, pourquoi est-ce que je te raconte tout cela aujourd’hui ?… Je te surprends beaucoup ? Tu te souviens que tu t’étais mis dans la tête (je ne sais vraiment pas pourquoi) que j’étais amoureuse de ce pauvre brave Bourgweilsdorf ?

— Oui ; c’était ridicule, mais j’avais besoin d’imaginer que tu aimais quelqu’un d’autre que papa.

— Chut ! — fit-elle, comme en me grondant doucement. — Tu m’as dit des choses terribles ce jour-là.

— Je me souviens seulement que j’étais furieuse, parce que je croyais que tu te sacrifiais pour moi.

— Et quand cela eût été, Geneviève ?… — dit-elle avec une extraordinaire gravité.

— C’est que j’ai horreur des sacrifices.

— Tu parles comme quelqu’un qui n’a pas encore aimé. J’ai un peu froid, marchons. Et puis il va être temps que je retourne à l’hôpital.

Un léger vent commençait de souffler et des feuilles mortes tombèrent. Nous nous levâmes.

— J’ai quelque chose encore à te raconter, — lui dis-je, poussée par une soudaine résolution. Et, tout d’une haleine : — Sais-tu ce qu’un jour j’ai dit au docteur Marchant ?… Que je voulais avoir un enfant de lui.

Comme repoussée par un choc, je la vis reculer de deux pas.

— Mais, Geneviève !… et cela était dit sur un ton indéfinissable, comme à la fois scandalisée, mais d’une manière un tout petit peu feinte, inquiète, et un tout petit peu amusée. Elle ajouta, les lèvres tremblantes :

— Je ne te comprends pas.

— Oui, — continuai-je brutalement, — que je voulais qu’il me rendît mère.

— Qu’est-ce qui t’avait pris, mon pauvre petit ? — et cette fois sur un ton où le reproche dominait.

— Je ne sais pas. Une idée, comme ça, que j’avais eue.

— Et… qu’est-ce qu’il t’a répondu ? — Cette fois, c’était l’inquiétude.

— Il m’a dit que je parlais comme une enfant, une enfant indécente et folle ; qu’il refusait de me prendre au sérieux, que…

— Que quoi encore ?

— Et qu’enfin il ne voulait pas, parce que…

— Parce que quoi ? Voyons, ne crains pas de parler.

— Parce qu’il aimait sa femme. Mais je comprends aujourd’hui, — ajoutai-je en la regardant fixement, — que ce n’était pas seulement pour cela.

— Peut-être, — dit-elle tout bas.

Il me parut que ses lèvres tremblaient. Ah ! combien plus respectables, plus authentiques surtout, que mes résolutions égoïstes, m’apparaissaient en ce moment les délicats sentiments inexprimés de ma mère, du docteur Marchant, de ma tante même, tous ces fils mystérieux et fragiles tissés secrètement de cœur à cœur, que j’accrochais à mon passage en poussant inconsidérément ma pointe… C’est cela que j’aurais voulu lui dire avant de la quitter. Mais elle mit un doigt non sur ses lèvres mais sur les miennes, en souriant tendrement et avec un regard qui me fit comprendre qu’il n’était pas besoin entre nous de plus de paroles. Alors je la saisis dans mes bras, l’embrassai de toutes mes forces. Elle me dit adieu. Je ne devais plus la revoir.